IV

La boîte à ouvrage

Un vent léger soufflait dans les feuillages, caressant les branches et faisant ainsi valser les arbres qui semblaient s'amuser gaiement. Au loin on pouvait voir le jardin. De nouvelles fleurs avaient dû éclore, peut-être les premiers bleuets, ou alors les dernières primevères. Dans la cour, Marthe, une des bonnes et également la grande commère de la région, parlait avec Lambert, le garçon d'écurie. Que pouvait-elle bien raconter ? Sans doute des nouvelles fraîches et amusantes, vu l'expression de son visage et l'engouement qu'elle mettait dans ses gestes. Lambert, n'écoutait que d'un œil, l'autre était accaparé par son chien qui ne semblait pas tranquille. Voilà que la coiffe de la bonne s'envola et tomba par terre ; le chien s'en empara et le mâchouilla à sa guise, en dépit de son maître. Et loin de là, dans le beau ciel bleu, tout là-haut, se moquant de leur tracas, des nuages flottaient fièrement au-dessus d'eux, riant, dansant, chantant joyeusement ; ces beaux et grands nuages que rien n'arrêtent ; que pas une barrière, pas un mur ni même une montagne n'empêcheraient d'être libre et de se laisser entraîner au gré du vent. Voilà ce que pouvait observer Sophie de sa fenêtre. Elle avait le regard rêveur, fixant sans ciller l'horizon qui était rempli de tout ce qu'elle désirait en ce moment.

Ah si j'étais un oiseau volant dans les cieux,
Je m'élancerai au loin vers ces pays merveilleux
Où le manque, les cages et les autres ennuis
Sont des maux dont les êtres ont été affranchis.

Si j'étais un aigle, cet animal majestueux,
Tel des génies, tout le monde comblerait mes vœux,
Et une foule aimante chanterait mes louanges
Proclamant que je suis bon, que je suis un ange

Mais maintenant que mon vœu se trouve exaucé
Même devenu oiseau, je reste chétif et malhabile,

Un coup de vent, et la liberté, ce volatile,
Chute fatalement vers sa tragique destinée

« C'est *tchoué* bien, very well *mosieur* Paul ! félicita miss Albion. Vous *povez* vous *rassouar*. And now, c'est à vous Miss Sophie. *Montchouez* moi ce que vous avez *eppris*. Sophie, Miss Sophie ! Shocking, toujours la tête en l'air ! Je vais *encœur* devoir en parler à M*edem* votre mère, pour qu'elle vous punisse *come* elle se le doit. »

C'était un peu toujours la même scène qui se déroulait chaque matin, surtout ces derniers temps. Sophie n'aimait pas étudier. Pourtant, elle aimait apprendre. Elle adorait les nouveautés, était curieuse de tout ce qui passait sous ses yeux, et de tout ce qui l'entourait. Elle cherchait à expérimenter tout ce qu'on lui décrivait, ce qui d'ailleurs était la cause de nombre de ses malheurs, mais aussi de son imagination et son esprit fertile. Elle adorait regarder les serviteurs dans leur ouvrage, et allait leur parler de leur travail. Ainsi, après avoir parlé à Thomas le jardinier, elle savait reconnaître les mauvaises herbes et de quelle manière il fallait tailler les plantes lorsqu'elles étaient malades. Elle savait et parfois aider Léontine, la cuisinière, à faire le pain, et elle avait alors toujours droit à un petit morceau. Elle suivait également Lambert pour s'occuper des chevaux, des chiens et des autres animaux, en rêvant toujours à l'idée d'en élever un soi-même. Et bien sûr, il y avait Lucie, avec qui elle parlait de tout et de rien, apprenant les divers usages, mais aussi toutes les nouvelles des villages avoisinants, et toutes les réponses aux questions qui lui venaient à l'esprit. Mais subir une leçon, travailler de l'intérieur, loin de l'objet d'étude, c'était pour elle d'un mortel ennui. Les leçons étaient comme passer des heures dans sorte de prison ; et rester enfermée entre quatre murs, avec cette chaleur, cela lui était insupportable. Durant ces interminables heures, elle l'avait du mal à rester en place, à ne pas remuer ses jambes constamment. Alors pour la garder concentrée plus d'une demi-heure, il fallait un vrai miracle.

Depuis le jour de son anniversaire, elle avait commencé à suivre les mêmes leçons que Paul avec miss Albion, sa préceptrice. Pour elle, les séances ne duraient qu'une heure chaque matin, tandis que Paul, lui, étudiait toute la matinée. Ils n'apprenaient pas les mêmes choses, bien sûr. Paul, lui, avait déjà acquis les bases et apprenait des notions bien plus avancées. De plus, il y avait les matières réservées aux garçons et celles réservées aux filles. Tout deux apprenaient un peu de calculs, d'histoire, de géographie, de calligraphie, de littérature, de catéchisme, de musique, de dessin et un peu d'histoire naturelle. Paul apprenait aussi le grec, le latin et divers langues étrangères telles que l'allemand ou l'anglais, et un soupçon de philosophie. Quant à Sophie, miss Albion lui réservait des cours de maintien, de danse, des

travaux d'aiguilles et un peu de chant. Sophie aimait certaines de ses matières, mais d'autres la désintéressait totalement. Elle aimait par exemple, les cours de dessins où elle s'appliquait de son mieux ; les cours d'histoire naturelle où ils allaient dehors, dans le potager et le jardin, apprendre le nom de chaque plante et chaque insecte, et constituaient même de petits herbiers. Par contre, elle détestait la musique, où miss Albion lui faisait faire des gammes et des arpèges au piano, mais adorait pourtant le chant, car elle disait que c'était bien plus naturel et touchant. De plus, elle détestait les mathématiques, car elle ne comprenait rien à tous ses chiffres, et de toute façon, c'était totalement inutile. Elle détestait aussi les cours de maintien et de danse, qui étaient pour elle, un moyen de rendre ce qu'il y avait de plus naturel, artificiel ; la calligraphie également, dont elle ne voyait pas l'utilité malgré les remontrances de miss Albion.

« Les demoiselles se *deavent* d'avoir une *écruiture* lisible, belle and *irraiprochabol*. Ce sont elles qui tiendront le courrier de la maison, and une *écruiture* illisible est *une* signe d'ignorance *and* de *grossertié*. ».

Mais cela ne convainquait pas beaucoup Sophie, comme toutes les autres explications de sa préceptrice d'ailleurs. Les cours de musique et de chant étaient indispensables à une demoiselle, car elle se devait de pouvoir jouer et chanter une romance devant un public ou devant son époux ; le calcul était primordial lorsqu'il lui faudrait tenir les comptes du ménage ; les cours de maintien et de danse lui feraient devenir une demoiselle « *come* il *fow* » ; et enfin, l'histoire et le catéchisme, lui donneraient des exemples de femmes pieuses ou de mères et épouses modèles. Quant aux travaux d'aiguilles et les autres usages, miss Albion n'avait même pas besoin de le lui expliquer, cela allait de soi. Mais même ces sages préceptes, ne persuadait pas pour autant, la jeune fille d'étudier plus assidûment.

La plupart des cours l'ennuyaient donc, et comme elle ne se montrait pas très souvent appliquée, miss Albion en parla à *Medem* qui lui répondit, qu'à cet âge, les enfants s'ennuyaient et n'apprenaient rien, mais qu'ils devaient malgré tout étudier pour s'habituer au travail.

« Il ne faut donc pas les accabler de travail. Leur corps doit se développer en même temps que leur intelligence. Alors laissez-lui du temps, ajouta-t-elle. ».

La préceptrice n'était pas du tout d'accord, et trouvait la mère bien trop indulgente, mais elle se tut : elle n'avait que le droit de ne rien dire. Pourtant elle voyait bien que les faits lui donnaient raison. Plus le temps passait, plus cela se dégradait. Au début, Sophie, même si elle ne s'appliquait pas totalement, faisait de réels efforts pour se contenir et bien suivre. Mais les leçons commencèrent à l'ennuyer de plus en plus, et ces derniers jours, elle ne montra plus aucune bonne

volonté, même dans les matières qui d'habitude l'intéressaient. « Je vais *encœur* devoir en parler à M*edem* », répétait sans cesse miss Albion, sans pour autant que cela ne préoccupe beaucoup Sophie. Elle avait en effet, autre chose en tête.

« Tout de même Sophie, tu devrais faire un petit effort. Ce n'est qu'une petite heure dans la matinée après tout, lui conseilla Paul, après que la leçon du matin fut enfin terminée. »

SOPHIE, *irritée* – Ce n'est pas ma faute, je n'y peux rien ! C'est juste trop difficile pour moi. Je suis bête voilà tout. Tous ces chiffres, ces lettres, c'est bien compliqué, cela m'ennuie, et en plus c'est inutile.

PAUL – Tu avoueras que tu y mets tout de même, un peu de mauvaise volonté. Pour le calcul, je suis d'accord, cela est quelque peu abstrait. Mais enfin lire ! Tu ne peux tout de même pas penser que lire est inutile !

SOPHIE – Eh bien pourtant, c'est bien ce que je pense. Tu vois bien que tu as tort parfois.

PAUL – Et les livres alors ? Tu avoueras que c'est indispensable. Surtout toi qui es si friande de contes, et qui invente tant de ces amusantes « historiettes dont personne ne comprend rien ».

SOPHIE – J'aime les contes et les histoires, c'est vrai. Maman m'en raconte parfois ; mais le livre ne sert juste qu'à montrer les images pour mieux s'immerger et titiller l'imagination. Ma Lucie m'en raconte souvent aussi avant de me coucher ; mais elle n'a pas besoin de livres, elle, car avec ses gestes, elle donne tellement d'intensité que les images viennent d'elles-mêmes. On est directement happé par l'histoire, tour à tour émerveillé quand elle le veut, terrorisé si elle le souhaite. D'ailleurs elle ne sait pas lire, et cela prouve bien que c'est tout à fait inutile pour bien vivre. Et en ce qui me concerne, quel rapport y a-t-il entre écrire et raconter des histoires ? Lorsque je raconte une histoire, je suis toujours dans l'instant, le lieu et les personnes qui écoutent ; ce sont eux qui forment les idées, qui créent les événements, les personnages et les intrigues que je compose. C'est comme si ces idées flottaient en l'air et que je n'avais qu'à les attraper dans mes mains, et laisser ensuite librement mon cœur s'exprimer. C'est pour cela que chaque histoire est unique, même quand j'en répète une à quelqu'un d'autre : l'histoire se change d'elle-même, s'égare, se transforme toute seule.

PAUL, *riant* – Et c'est pour cela aussi qu'à la fin personne n'y comprend jamais rien.

SOPHIE, *sans faire attention à la remarque* – Alors dis-moi, que ferais-je avec du papier et une plume ? À peine aurai-je commencer à écrire, que déjà les idées se seront envolées de ma main. Et lire ! Y a-t-il un moyen plus efficace pour se sentir prisonnier, piégé dans une feuille de papier ? On ne peut plus regarder son auditoire qui n'écouteront qu'un vulgaire texte sonnant faussement spontané. Et le *lecteur* se doit de ne pas dévier d'une phrase, d'un mot, d'une virgule ; peu importe si le style, les mots, ou l'intonation employés ne lui correspondent pas.

PAUL – C'est peut-être ce que tu penses pour l'instant, mais tu verras qu'il y a des avantages dans l'un comme dans l'autre. Attends, je vais pouvoir te convaincre facilement. Je viens de commencer un livre fantastique ; c'est l'histoire racontant les mémoires d'un âne. Je l'ai apporté ici. Allons sous le vieux chêne et je t'en lirai un passage.

SOPHIE, *pas convaincue* – Tu as une heure de répit, et toi, tu penses encore à lire ! C'est ainsi que tu comptes amuser Élisabeth cet après-midi ? Pourquoi ne pas l'inviter aux cours tant que tu y es. Enfin, au moins nous ne serons plus enfermés et suffoquant de chaleur, mais bien tranquillement allongés dans l'herbe, baillant sous un soleil radieux. C'est déjà mieux !

PAUL – Oh tu verras, tu n'auras pas l'occasion de bailler. Allez viens !

SOPHIE – Attends, je dois d'abord aller voir Maman et aussi prendre ma fille.

Il s'était déroulé plus d'un mois depuis l'anniversaire de Sophie. Son père pourtant n'était toujours pas rentré. L'affaire qui le retenait à Paris se trouvait être un peu plus longue que prévue. Depuis deux semaines, Sophie allait voir sa maman tous les matins pour lui demander des nouvelles, mais chaque fois la réponse était la même : « Il rentrera bientôt, sois patiente. ». Sa maman l'avait répété tant et tant, qu'au bout d'un moment, au son de sa voix, on finissait par deviner qu'elle n'y croyait plus elle-même. Sophie n'avait plus vraiment espoir et se sentait abattue ; ses derniers jours, elle n'allait même plus demander des nouvelles. Elle avait déjà été énormément déçue le jour de son anniversaire, encore plus deux semaines plus tard, lorsque sa maman lui annonça qu'elle devrait encore patienter, et depuis, elle ne la croyait plus malgré tout ce qu'elle pouvait lui dire. Heureusement, Paul, pendant ce temps-là, était toujours à ses côtés, ce qui lui était d'un grand réconfort. Il venait la voir tous les jours dès l'aube. D'ailleurs, la première chose que faisait Sophie le matin, c'était de rester au bord de sa fenêtre à attendre son arrivée. Elle ne lui parlait pas vraiment de ses préoccupations, mais Paul arrivait toujours à l'amuser et la faire sourire, au point que Sophie arrivait de temps en temps, à ne plus penser et à être parfaitement heureuse, durant de brefs instants.

Paul n'était pas le seul à venir. Madame d'Aubert venait également pour rendre visite à sa sœur, ce qui pour le coup était beaucoup plus inhabituel. En effet, ses dernières années, Madame d'Aubert n'avait pas l'habitude de rester aussi longtemps chez elle, à la campagne, et allait la plupart du temps rejoindre son époux à la capitale, pour se laisser aller aux plaisirs des salons, des spectacles et autres mondanités dont elle ne semblait ne pas pouvoir se passer. Mais cette fois-ci, elle ne semblait pas décider à partir, refusant même des invitations dans quelques salons. Cela rendait Paul tout joyeux. Sophie lui fit la remarque, mais celui-ci ne put lui en expliquer la raison. Ils finirent par supposer qu'elle était sans doute encore fatiguée de son dernier voyage. En réalité, avec leur vision d'enfant, ils ne pouvaient pas voir que ce qui les préoccupait en ce moment, touchait également le cœur de leur mère. Madame de Réan, dans ses correspondances, n'arrêtait pas de questionner son mari sur l'affaire qui le retenait, tout comme sa fille la questionnait, elle. Et les réponses qu'elles recevaient rester toujours bien vagues. L'angoisse commença vraiment à la gagner lorsqu'elle vit les nouveaux faits de sa fille, s'accumuler ces derniers temps. Outre miss Albion, qui venait faire ses rapports régulièrement, Lucie avait aussi de quoi se plaindre. La petite avait de plus en plus de mal à obéir, et se fâchait pour un rien. Lors d'une terrible journée, qui avait déjà était riche en " péripéties " , alors que Sophie était occupée à faire un bouquet avec les fleurs de son jardin, Lucie lui dit de ne pas trop en cueillir, car n'étant pas encore très habile de ses mains, faire un trop gros bouquet serait trop difficile, et elle gâcherait toutes les fleurs pour rien. Mais loin de l'écouter, elle en cueillit tellement, qu'il n'en resta presque plus une, et voyant son jardin si vide et triste à présent, Sophie éclata, piétina toutes les fleurs qu'elle avait ramassées, et cria : « Je suis bête, je me déteste ! À présent, je ne peux plus vivre, je dois mourir et je mourrai ! ». Lucie vint de suite la consoler et lui fit aussi une longue remontrance sur ses derniers propos, lui expliquant pourquoi c'était un bien grand péché. Et en voyant sa petite bouille effrayée, elle finit tout de même en lui assurant que Dieu la pardonnerait, car c'était une malheureuse.

Sophie était impatiente, Madame de Réan ne le savait que trop bien ; elle se devait de la corriger de ce défaut, et c'était le moment crucial pour cela. Encore fallait-il trouver un moyen… Sa sœur allait lui en apporter un. En cette période trouble, elle fut déjà une très bonne confidente pour elle, et l'aida énormément. Elle réussit à lui faire partager ses inquiétudes profondes, à propos de sa fille et de son époux. Ce fut elle aussi, qui la poussa à en faire part à son mari, dans ses lettres. Un jour, elle décida de prendre les choses en main, et envoya une lettre directement à Monsieur de Réan : c'était ainsi que les événements de la journée que nous allons voir, naquirent.

Ce jour-là, Madame de Réan avait fait appeler sa fille pour lui montrer la belle surprise qui venait d'arriver ce matin. Sophie vint la voir dès sa leçon terminée.

Quand elle arriva à son bureau, une chose l'attira de suite ; c'était une magnifique boîte à ouvrage. Elle était disposée sur la table basse, bien en évidence et ouverte, montrant ainsi toutes les petites merveilles qu'elle contenait. C'était une boîte en écaille de tortue et en bois, ornée d'or avec des gravures sur le couvercle, et à l'intérieur, doublée de velours. Elle contenait tout le nécessaire d'une parfaite travailleuse. Il y avait des ciseaux, un couteau, un canif, du fil, un dé à coudre, des bobines, un poinçon, de petites pinces. Mais ce qui attirait surtout Sophie, c'était toutes les magnifiques couleurs provenant des rubans et des provisions de soie, et le scintillement des aiguilles argentées et celui des épingles dorées.

MADAME DE REAN – Regarde Sophie, la jolie boîte à ouvrage. C'est ton père qui nous l'envoie de Paris.

SOPHIE – Oh que c'est beau ! Elle est vraiment magnifique ! Pour qui est-elle ? (*en lui souriant*) Maman, elle est bien pour moi n'est-ce pas ?

MADAME DE REAN – Non, c'est à moi que ton père l'envoie.

SOPHIE – Oh quel dommage ! Elle m'aurait tellement plus. Oh Maman, je vous en prie, donnez-la-moi !

MADAME DE REAN – Eh bien, je te remercie ! C'est un peu égoïste. Et puis à quoi te servirait cette boîte ? Tu ne travailles pas assez pour en mériter une, et de plus tu n'as pas assez d'ordre. Tu ne rangerais rien, et finirais par perdre tous les objets un par un.

SOPHIE – Oh Maman, vous verrez que j'en aurai besoin. Car j'aime tellement travailler ! J'y prendrais tellement soin, qu'il n'y aura pas à craindre que je perde quoi que ce soit. Je commence déjà à mieux travailler, et je travaillerai tous les jours ; tant et si bien qu'au final, vous verrez que je mériterai d'en avoir une.

MADAME DE REAN – Tu aimes tant travailler que cela ? Alors pourquoi tous ses soupirs quand je t'oblige à coudre ?

SOPHIE, *embarrassée* – C'est que… je n'avais pas le nécessaire pour travailler. Mais avec cette boîte, je le pourrais enfin ! Et ce sera avec le sourire, oui, avec le sourire !

MADAME DE REAN – Ni pense plus Sophie. Tu es trop jeune. Tes paroles le montrent. Il faut que tu apprennes à être plus patiente.

Cependant, Sophie en était incapable. Nous l'avons déjà montré à plusieurs

reprises, Sophie devenait parfois envie. Mais nous ne l'avons encore jamais vue, comme elle pouvait le devenir parfois, quand elle voyait quelque chose qu'elle désirait ardemment et qu'elle pensait pouvoir avoir, mais qui lui restait au bout du compte inaccessible. Elle ne pouvait alors cesser de la convoiter, un peu comme si celle-ci l'avait solidement attrapée, voilée son esprit, et l'empêchait alors de penser à autre chose. Ainsi elle se laissait guider par son envie, ce qui se traduisait de manière très visible : elle ne cessait alors de la réclamer à sa maman, parfois directement, parfois de manière plus détourner, juste en l'évoquant. Ce n'était pourtant pas un moyen très efficace, bien au contraire : la plupart du temps, sa mère le lui refusait et jamais elle ne lui donnait entière satisfaction. Cependant, bien loin de se décourager, Sophie demandait encore et encore, de plus belle, avec plus de fougue et moins d'esprit, à mesure que son envie s'attisait. Car quoi de plus naturel ? Elle ne faisait qu'exprimer le trouble qu'elle éprouvait, qui provenait du désaccord entre ses rêves et la réalité. Quand son envie était vraiment grande, elle réfléchissait à des moyens plus efficaces, comme ce fut le cas cette fois-ci.

« Hum, si j'envoyais une lettre à Papa, pensa-t-elle, lui disant d'envoyer une nouvelle boîte, toute pareille, Maman ne pourrait plus se plaindre de perdre la sienne et me donnerait la boîte tout de suite. Le problème c'est que je ne sais pas écrire…, et je ne peux pas dicter la lettre à Maman, elle me gronderait…, et je ne demanderai sûrement pas à Paul ; il me narguerait en disant : « tu vois, que cela sert d'écrire ! ». Je pourrai bien attendre que Papa soit revenu, mais cela serait trop long. Alors que puis-je faire ? »

Ses réflexions, comme dans ce cas-ci, la menaient toujours vers une impasse, alors elle continuait à réclamer par dépit. Toujours, également, la mère, lassée, finissait par la consigner dans sa chambre, où elle ne se calmait toujours pas. Seul le temps, ce remède universel, pouvait la soigner, mais cela pouvait durer tout de même des jours voire des semaines. C'était le seul moyen de vraiment la libérer de l'envie, car dans tous les autres cas de figure, elle n'arrivait qu'à s'en dégager seulement en se faisant attraper par une autre.

Cette fois-ci ne dérogea pas à la règle. Après s'être tut un moment, en prenant bien soin de montrer son chagrin sur son visage, elle s'arma d'une patience, que seul dans ce genre de circonstance, elle pouvait se parer, et commença ses assauts, telle un soldat faisant le siège d'une forteresse. Après la dixième tentative, toujours infructueuse, Madame d'Aubert qui observait la discussion avec amusement, depuis le début, s'approcha de Sophie et la tint par les épaules.

« Ma petite chérie, lui dit-elle, j'ai amené une belle robe pour ta fille. Tu pourrais la parer de belles dentelles en venant broder avec moi, si tu veux. Travailler

est la meilleure voie pour obtenir une telle boîte. »

Elle avait parlé avec une certaine tendresse dans son sourire et son regard, que l'on n'avait pas l'habitude d'observer chez elle lorsqu'il s'agissait d'enfant. Malgré tout, Sophie rejeta sa proposition, prétextant qu'elle avait promis à Paul de le rejoindre. Elle n'eut pas le temps d'ajouter quoi que ce soit, que Sophie s'était déjà enfuie, sans demander son reste. Elle lança un regard amusé à sa sœur, hocha les épaules, et lui assura que ce serait pour la prochaine fois.

Sophie retrouva Paul allongé à l'ombre du vieux chêne, plongé en pleine lecture, après être allée chercher sa fille auparavant. Elle posa sa fille d'un côté, se plaça de l'autre, et lui parla de l'entrevue qu'elle venait d'avoir. Elle s'attarda longuement sur la magnifique boîte à ouvrage ; non pas sur la boîte elle-même (elle en était bien incapable), mais sur la boîte en *elle*, c'est-à-dire en décrivant l'enchantement qu'elle avait ressenti face à elle, ou bien les frissons qui l'avaient parcourue à la vue des belles couleurs scintillantes, ou encore la stupeur qui l'avait saisie lorsque sa maman la lui refusa. Elle en parla si longuement que Paul devina combien sa cousine s'en était attachée.

PAUL – Je vois que tu t'es éprise de la beauté de cette boîte. J'ai remarqué que tu étais très attirée par les beautés qui s'admirent avec les yeux. Mais tu vas voir, il en existe bien d'autres, qui sont aussi belles mais d'une façon différente. Et justement j'en ai une juste sous la main.

SOPHIE, *pas convaincue* – Des beautés qui ne se regardent pas avec les yeux ! Mais que me racontes-tu là ? Cela ne veut rien dire. La beauté est une qualité des images. Comment veux-tu la ressentir les yeux fermés ?

PAUL – Eh bien, ne vois-tu rien quand tu fermes les yeux ?

SOPHIE – Si, c'est vrai. Mais ces images-là sont bien floues et fades quand on les compare avec les images bien réelles. Regarde, quand je ferme les yeux, je peux prendre plaisir à regarder ce que je veux, c'est vrai, comme ma boîte par exemple ; mais juste parce que je l'ai vue récemment. Ce que je vois n'est qu'un souvenir, un souvenir d'une beauté bien réelle. Et ce plaisir que j'éprouve, lui aussi, n'est qu'un souvenir ; ce n'est que le simulacre du plaisir bien existant, celui que j'ai vraiment ressenti tout à l'heure. Et ce plaisir s'affaiblira de jour en jour jusqu'à disparaître. Déjà j'ai l'impression de ne plus le voir ; elle m'est tellement flou que je serais bien incapable de le décrire, encore moins le comprendre. Il n'est déjà plus que sensation, et bientôt il ne sera qu'une illusion, car je ne saurai bientôt plus pourquoi j'éprouvais

tout cela : cela signifiera que la belle boîte ne sera devenue qu'une simple idée, plus qu'une absence.

PAUL, *riant* – Je vois que j'ai fort à faire ; il faudra vraiment que je prenne ma plus belle voix ! La beauté se trouve aussi dans des choses qui n'existent pas, et ce n'est pas pour autant une illusion. Des idées peuvent être tout aussi belles que des images ; leur beauté est juste différente. Et puis, tu dois tout de même un peu y croire toi aussi, sinon tu ne serais pas ici, mais en train de coudre avec Maman et ma tante. Elles te l'auraient sans doute donnée si tu t'étais montrée appliquée.

SOPHIE – Je le sais bien, mais j'ai donné ma parole ; et une parole est une parole. J'aurai sans doute d'autres occasions pour cela. De plus, elles ne me l'auraient pas donnée tout de suite : Maman veut que je sois patiente. Non, ce qui me préoccupe, c'est plutôt de savoir si celle qu'elles m'offriront, sera aussi belle que celle que j'ai vue. Oh je l'espère tant !

PAUL, *riant* – Tu as de nouveaux des étoiles dans les yeux ! J'ai vraiment fort à faire pour que tu les gardes ! Allez, viens près de moi pour que je commence.

Paul commença donc à lui conter les mémoires de Cadichon, cet illustre âne. Au départ, Sophie eut vraiment beaucoup de mal à suivre, même si pourtant elle adorait les ânes, les vrais. Elle faisait néanmoins beaucoup d'effort pour se concentrer, par égard pour Paul, qui semblait tellement impliqué. Mais, malgré tout, elle ne comprenait rien. Sophie avait de l'imagination, même beaucoup d'imagination ; cela je pense, tout le monde l'aura remarqué. Cependant , tout ce qu'elle entendait là, sonnait en elle totalement creux. Elle ne voyait rien, elle ne ressentait rien ; c'était pour elle comme une expérience vide. Les mots effleuraient ses oreilles, glissaient le long de son corps et s'envolaient dans les airs, sans qu'ils n'eurent jamais pu s'imprégner en elle. Elle chercha le regard de Paul, et vit dans ses yeux ce qui lui semblait être un autre monde, merveilleux et enchanteur. Que pouvait bien voir ses yeux ? Sophie n'avait pas même le début d'une réponse.

Elle resta ainsi plongée dans ses pensées, durant le début de l'histoire, mais peu à peu, elle s'éveilla. La scène du marché l'avait laissée totalement indifférente, mais dès la fin du premier chapitre, elle commença à s'émouvoir : elle fut tour à tour heurtée par les mauvais traitements de ses premiers maîtres, toute excitée lors de la fuite de l'âne en quête de liberté, impressionnée par son intelligence lors de la ballade avec les stupides enfants, amusée de sa malice pour échapper à ses corvées, et enfin attendrie par son amitié si touchante avec la petite Pauline. Lorsqu'elle apprit la mort de cette dernière, et surtout dans quelles circonstances, elle en fut bouleversée et outrée de la réaction des parents, au point de finir avec des larmes plein les yeux.

Paul s'arrêta là, et regarda Sophie en souriant. Il fut très heureux de la voir pleurant ainsi.

PAUL, *en souriant* – Alors, n'avais-je pas raison ? Dois-je poursuivre ma lecture ?

SOPHIE, *séchant rapidement ses larmes* – Eh bien, ma fille semble avoir adoré en tout cas. Tu peux continuer pour elle.

PAUL – (*rire)* Mais toi, ne l'as tu pas appréciée ?

SOPHIE, *rougissant* – Je dois avouer que cela m'a plus intéressée que ce que j'avais imaginé. Mais apprendre à lire me reste inutile, vu que tu seras toujours là pour me faire la lecture. Car tu seras toujours là pour moi, nous ne nous quitterons plus jamais, n'est-ce pas ?

PAUL – (*rire)* Bien sûr ma chère Sophie. Voilà qui est bon à entendre. Mais malheureusement, je ne pourrais pas toujours lire quand tu le voudras. Par exemple, là, je ne vais pas pouvoir poursuivre. Ma pause est finie, et je dois aller retourner à ma leçon. Mais je vais te laisser le livre et tu pourras continuer… pour ta fille, bien entendu !

SOPHIE, *peinée* – Tu oublies que je ne sais encore bien lire.

PAUL – Eh bien, c'est justement l'occasion d'apprendre, maintenant que tu t'es trouvée une bonne raison.

Paul la laissa sur ce conseil. Sophie prit son courage à deux mains et saisit le livre. En un mois, elle avait appris à déchiffrer la majorité des mots ; mais lire de façon agréable, c'était une autre affaire. Elle lisait à haute voix, car elle n'arrivait pas à se concentrer suffisamment autrement, et de toute manière, il le fallait bien pour que sa fille puisse entendre. Parler et lire, était pour elle, deux choses totalement différentes, et elle s'en rendit vite compte. Quand elle lisait, elle ne savait pourquoi, elle n'arrivait pas à se sentir à l'aise et n'arrêtait pas de saliver. Cela se voyait nettement par le fait qu'elle finissait toujours par bafouiller au bout d'un moment, ou parfois même, se trompait de mot parce qu'elle ne sentait pas là où elle voulait en venir. Elle reprenait alors, en essayant de se concentrer chaque fois davantage, et bien que le résultat n'était pas encore très concluant, elle s'améliorait progressivement. Durant un court moment, elle réussit même à lire d'une manière presque agréable ; si agréable, qu'elle en arriva même à s'écouter. Elle surveilla bien le ton de sa voix, la fluidité de sa parole et la netteté de sa locution, pour les rectifier quand elle les jugeait mauvaise, s'en réjouir quand elle les trouvait bonne. Puis, elle se mit à regarder sa

fille, pour vérifier si sa lecture lui plaisait, et se demanda si elle n'était pas en train de sourire plus encore que lorsque c'était Paul qui lisait. Elle pensa ensuite à ce dernier, imaginant ce qu'il penserait s'il était là pour l'écouter. Elle pensa encore à bien d'autres regards et divagua encore longtemps ainsi, tant et si bien qu'elle en vint à s'oublier complètement, ne faisant plus aucune attention à ce qu'elle lisait. Sa lecture devint pour elle telle un flot de paroles, où elle s'y laissa entraîner. Pourtant, elle était restée toujours aussi plaisante, peut-être même davantage, mais lorsqu'elle arriva au bas de la page, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle avait bien pu lire. Au moins, pouvait-elle se dire que cette belle lecture n'était pas perdue pour tout le monde ! Cependant, cette pensée ne suffit pas à la calmer, et lorsqu'elle reprit, son agacement se fit sentir. Elle n'arrêtait pas de bloquer sur certains mots ou de bégayer. Les plaintes que lui fit sa fille finirent d'achever sa naissante volonté.

La magie avait disparu ; le beau monde enchanteur qu'elle avait réussit à entrevoir dans les yeux de Paul, était retourné dans le monde imaginaire. Il lui réapparut comme un ensemble de lignes et de lettres, qui commencèrent à lui faire mal à la tête. Finalement elle se contenta simplement de défiler les pages pour y chercher les images, qu'elle observa avec grand plaisir. Une fois toutes celles-ci parcourues, elle ferma le livre, et songea : « Oh que j'aimerai avoir un âne. ». Durant l'heure qui suivit, elle passa son temps à en rêver. Elle l'appellerait Cadichon. Elle serait douce et tendre avec lui, tout à l'opposé de ces méchants maîtres qui ne cherchaient qu'à l'exploiter et déverser leur colère sur lui. Avec elle, il sera heureux, libre de faire tout ce qu'il veut. Elle le cajolerait, le nourrirait plus que de besoin et lui offrirait tout son amour ; en échange, il l'emmènerait dans ses promenades pour y vivre mille aventures. D'ailleurs, elle s'y voyait déjà. Elle prit sa fille sur ses épaules et fit l'âne, poussant à tue-tête des « hi han », et trottant à tout-va : elles s'en étaient allés ensembles, gagner la course d'âne du village, rencontrer les bons maîtres et leur remontrer sa reconnaissance, en les sauvant des voleurs des ruines de l'ancienne chapelle.

Épuisée et haletante, elle retourna s'asseoir au pied du vieux chêne pour se reposer et réfléchir. Puis, une fois remise, elle demanda à sa fille :

« Entre une jolie boîte et un âne que préférais-tu ? Tu sais, je ne pourrai sans doute pas demander les deux, sinon je n'en aurai aucun, comme dans l'histoire de Lucie. Ah quel choix difficile ! Quand je serai grande, je t'offrirai tout ce que tu désires, ainsi tu n'auras pas à te poser tant de questions. Ah comme la vie devient facile si on le veut ! »

Finalement la poupée trancha la question. Pas par la parole bien sûr, mais elle

avait un accroc à sa robe, sans doute produit par l'épopée équestre de tout à l'heure, et Sophie venait de le remarquer. Elle souleva sa fille, lui mit la tête en bas, et les fesses en l'air, en la tenant par la pomme de sa main gauche, puis lui donna une petite tape sans violence aucune, en lançant un :

« Mademoiselle, vous êtes vraiment vilaine. Déchirer ainsi votre plus belle robe, quand arrêterez-vous toutes vos bêtises ?! »

Ce matin, elle l'avait pouponnée pendant une heure, pour une occasion très spéciale. Aujourd'hui, Élisabeth Chéneau, une amie de Sophie qui était allée vivre à Paris récemment, allait lui rendre visite. Elle adorait les poupées mais n'en avait malheureusement pas, et lors de sa dernière visite chez les Fleurville, il y a un mois, Camille et Madeleine lui avait tant parlé de sa fille et vanté ses mérites qu'elle ne rêvait que d'une chose, c'était de la voir au plus vite. D'ailleurs c'était ce qu'elle écrivait dans ses lettres pour Sophie où elle lui en parlait longuement, lui expliquant qu'elle semblait déjà la connaître, tant on lui avait parlé et tant elle l'avait vue dans ses rêves. C'était pour cela que Sophie était si fâchée ; elle voulait vraiment que sa fille soit parfaite, et cela ne serait pas le cas…, sauf si, on raccommodait la robe. Elle ne pouvait pas demander à Lucie comme elle le faisait d'habitude, elle avait bien trop d'ouvrage avec les préparatifs des festivités de l'après-midi. Par contre, l'entrevue avec sa maman de ce matin, lui ouvrait une porte : elle pourrait dans le même temps raccommodait la robe et se rapprochait de sa boîte. Ravie par cette idée, Sophie courut au bureau de sa maman, mais elle n'y trouva personne. Enfin, pas tout à fait. La belle boîte à ouvrage brillait par sa présence. Elle était toujours posée sur la table basse, plus attirante que jamais, lui semblant encore plus belle que la dernière fois ; les rayons de soleil ne paraissaient illuminer qu'elle : on aurait dit qu'on l'avait déposée exprès ainsi, simplement pour cet instant, dans les yeux de Sophie. Et devant cette magnifique scène, Sophie ne pouvait résister, elle ne pouvait que se laisser emporter :

« Oh, si j'avais la boîte aux merveilles étincelantes,
je pourrais parer vêtements, tapisseries et verdures
de mille et une couleurs rayonnantes.
Si j'avais la boîte dorée, mes rêves éveillés
prendraient vie et corps, dans leur forme la plus pure.
Je pourrais dans les cieux voler, les nuages toucher,
tout en reposant sur une terre, toujours aussi ferme mais adoucie.
Mes désirs pleinement assouvis, je me sentirais enfin entière. »

Et elle les voyait vraiment, ses silhouettes se dressant tout autour d'elle, qui

l'applaudissaient et la complimentaient, lui disant : « Oh quelle est belle ! qu'elle a de l'esprit ! Qu'elle est bonne ! Quel adorable enfant ! ». Elle en était vraiment fière, à en rougir telle une fautive. Elle avait la boite dans ses bras, était habillée dans une robe sans doute cousue par elle, qui étincelait, et elle volait au-dessus d'eux, suivant une lumière venant du ciel qui irradiait la scène. Là où elle passait se couvrait d'or et d'argent. Elle aperçut sa fille au loin, et n'eut qu'à tendre les bras pour l'atteindre. Et lorsqu'elle l'eut serrée contre elle, elle retrouva ses jolis yeux, ses beaux cheveux longs et frisés et sa plus belle robe. Dans la foule qui s'était amassée autour d'elle, elle reconnut ses parents, et ils coururent pour se retrouver. Sa mère se pencha vers elle, et lui glissa à l'oreille combien elle aimait, et à quel point elle était fière qu'elle soit si bonne et sage ; son père, lui se contenta de la prendre par les hanches et la mettre sur ses épaules. Pendant un court instant, Sophie était dans le plus beau des paradis, jusqu'à ce que malheureusement le soleil brille tant, que tout devint blanc. Et bientôt, elle ne vit plus rien.

C'est sans doute sans se rendre compte, que Sophie se retrouva juste devant la boîte ouverte, ses mains tendues vers ses trésors. Elle resta ainsi, immobile pendant quelques minutes.

« Lorsque j'aurai raccommodé la robe de ma fille, songea Sophie, elle sera si belle qu'on me donnera la boîte en récompense. De toute manière, ma maman allait me la donner. Elle est déjà à moi. »

Avec une telle justification avec elle, elle ne pouvait qu'avoir l'esprit tranquille pour prendre les objets de la boîte. Sophie prit tout d'abord juste le nécessaire dont elle avait immédiatement besoin pour la robe, puis se laissa tenter par ceux qui ne lui serviraient pas, mais brillaient à ses yeux, pour finalement décider qu'elle prendrait tout. Durant tout ce temps, elle eut une désagréable impression de déjà vu, mais elle n'y fit pas attention. Elle prit l'étrange précaution de cacher tous les objets sous sa robe, et se retira discrètement. Elle longea ensuite les murs avec prudence, et durant tout le trajet jusqu'à sa chambre, elle sursauta à chaque bruit, des sueurs froides glissant le long de son corps. Et quand une servante la croisa dans un couloir, sa peau se glaça, elle se figea et fixa le sol. Sa tempe battait la chamade et ne se calma que lorsque la bonne fut assez loin pour qu'elle n'entende plus ses pas. Néanmoins, malgré ses signes, elle continua sa marche sereinement comme si elle ne les avait pas remarqués. En fait, il serait faux de dire qu'elle les avait ignorés. Car malgré le fait qu'ils étaient bien réels, elle n'avait simplement pas su les comprendre. Elle n'avait ni pu les voir, ni les ressentir : pour elle, ils n'avaient jamais existé. Ce fut dans cet état d'esprit que Sophie devint voleuse.

Revenue dans sa chambre, elle ferma brusquement la porte, s'adossa contre

elle et souffla un bon coup. Un grand poids venait de tomber de ses épaules. Une fois remise, elle se pressa de ranger tout ce qu'elle avait pris, dans le premier tiroir qu'elle rencontra. Durant quelques minutes, elle tourna en rond dans la pièce. Elle était rouge, toute brûlante et agitée, et comme elle ne comprenait pas pourquoi, cela la perturbait encore davantage. Une fois qu'elle se crût calmée, elle saisit la poupée et commença son ouvrage. Toutefois, contrairement à son rêve, avec ses mains tremblantes, tout ce qu'elle recouvrait d'or rester bien terne, les merveilles qu'elle essayait de créer s'effilochaient avant même de voir le jour : ses chimères restèrent à l'état de vapeurs. Elle eut beau persister, s'acharner encore et encore, elle n'arrivait qu'à s'énerver de plus en plus et au bout du compte, tout ce qu'elle parvint à faire, c'était d'agrandir l'accroc et de gâcher le reste de la robe. Elle finit par abandonner, quelque peu déconcertée, voire complètement dépitée, lorsque Lucie vint lui annoncer qu'il était l'heure du repas. Elle essaya de dissimuler ce qu'elle avait entre les mains, mais elle ne fut pas assez rapide.

LUCIE – Sophie, qu'essayez vous de cacher ainsi, derrière votre dos ? (*en essayant de prendre la robe que Sophie cachait derrière elle*) Mon Dieu ! Mais qu'avez-vous donc fait à cette belle robe ?

En voyant le résultat de ses efforts, suspendu devant elle, Sophie rougit de plus belle.

SOPHIE, *tout bas* – Je voulais…, je voulais simplement raccommoder l'accroc que ma fille avait fait à sa belle robe, mais de fils en aiguilles j'ai fini par complètement la gâcher. (*elle lâcha un sanglot*)

LUCIE, *grondant* – Mais enfin, pourquoi ne m'avez-vous pas simplement demandé de le faire ? Vous saviez très bien que vous n'étiez pas encore capable de réaliser un tel ouvrage.

SOPHIE – Mais tu avais tous les préparatifs à mettre en place, je ne voulais pas t'ennuyer avec cela. (*baissant la tête*) Et je voulais montrer à Maman que j'étais capable de bien travailler.

LUCIE, *souriant, et s'agenouillant à la hauteur de Sophie* – Vous voyez ce qui arrive lorsqu'on veut grandir trop vite. Allons, allons, ne vous pressez pas tant ! Vous avez encore bien des années devant vous, avant de vous préoccuper d'apprendre de telles choses. Profitez de vos années d'insouciances tant qu'il est encore tant. Lorsque vous serez grande et pleine de responsabilités, vous serez nostalgique de cet période-là. Alors ne cherchez pas à en avoir pour l'instant, et demandez-moi tout ce dont vous avez envie, dans la mesure du raisonnable. J'aurai toujours un moment pour vous.

SOPHIE – Tu penses que tu auras le temps d'arranger la robe pour cet après-midi ?

LUCIE – Je vais voir ce que je peux faire, mais cela va être difficile.

Le repas se déroula très sereinement. Tous les convives étaient très gais des festivités à venir. Outre les Chéneaux revenant d'Italie, la plupart des dames de la région étaient conviées ici. Madame de Fleurville faisait malheureusement défaut, car la petite Madeleine était depuis peu, fortement malade, et sa mère et sa sœur ne voulaient pas la quitter. Madame d'Aubert, comme on pouvait sans douter, était aux anges, ravie d'être entourée de dames avec qui elle pourrait discuter de choses intéressantes. Aussi, personne ne remarqua que Sophie se montrait plus réservée qu'à l'accoutumé. Du moins, elle l'était au début de repas, car la bonne humeur générale l'emplit bien vite. Cependant son mystérieux malaise reparut furtivement lorsque Paul la questionna sur ce qu'elle avait fait durant le temps où il l'avait laissé. De nouveau elle se sentit mal, sa peau devint tel une chair de poule, et ce, malgré la chaleur, à tel point que son corps tressaillit légèrement. Toutefois, Paul ne le remarqua pas et au fil de la discussion, elle redevint aussi calme et légère qu'elle pouvait l'être. Quand il lui demanda où elle en était rendue dans les aventures de Cadichon, elle répondit qu'elle n'avait pas du tout beaucoup avancé parce que lire lui était encore désagréable et cela gâchait toute l'histoire.

« Tu seras obligé de venir tous les jours pour me raconter la suite, lui lança-t-elle. »

Il lui rétorqua en souriant qu'il n'avait pas besoin de cette raison pour venir la voir. Il y avait bien les leçons de miss Albion ! Sophie lui parla ensuite de sa nouvelle envie du moment, c'est-à-dire d'avoir un âne.

SOPHIE – Un âne serait parfait pour nous ! Il nous aidera pour les ouvrages du jardin, et nous pourrions maintenant accompagner Camille et Madeleine dans leur ballade à dos d'ânes.

PAUL – De beaux après-midi en perspective, en effet ! Mais il va être difficile de convaincre ma tante.

SOPHIE – J'y ai beaucoup réfléchi. Je pense que si je renonce à la boîte, Maman sera si heureuse de ma raison qu'elle acceptera de m'offrir cet âne. Car comme je l'ai dit tout à l'heure, il nous sera vraiment utile, donc il n'y a pas de raison pour nous le refuser.

PAUL – Hum, je ne suis pas sûr que cela suffise.

SOPHIE – Oh, mais bien sûr, il faudra procéder subtilement. Je dirai d'abord à Maman qu'après avoir bien réfléchi à tous ses arguments, j'ai compris que je n'avais pas besoin de la boîte et donc que j'y renonce. Ensuite, je me montrerai bien sage et obéissante pendant deux semaines, peut-être même un mois ! Là nous irons tous deux suppliaient Maman de nous offrir un âne pour nous aider dans le jardin. Là, elle ne pourra pas nous le refuser.

PAUL – Je vois que tu as pensé à tout. Ton plan est bien élaboré, mais il y a un souci. Crois-tu pouvoir t'y tenir ?

SOPHIE – Oh oui, c'est sûr ! Je peux être sage et docile, si à la fin, c'est pour mon bien.

Ils ne parlèrent que d'ânes jusqu'à la fin du repas, et lorsqu'il fut terminé, ils poursuivirent en jouant. Paul prit Sophie sur son dos, fit quelques tours de château avant de s'affaler sur le sol, exténué. Ils échangèrent leur rôle mais à peine eurent-ils eu le temps de faire quelque pas, que la drôle de monture s'effondra. Ils étaient tout deux allongés sur l'herbe, haletant et riant, quand ils entendirent une voiture arriver. Les « Élisabeth, Élisabeth ! » ne tardèrent pas à fuser, et se rapprochèrent rapidement de la calèche. Les retrouvailles furent chaleureuses. Les enfants étant jadis très proches, étant presque voisins, et ils ne s'étaient plus revus depuis au moins un an, depuis le déménagement de la famille Chéneaux pour Paris. Élisabeth était une petite fille à peine plus âgée que Sophie, aux cheveux bruns, nattés, le visage rond, la bouche délicate et avec un attendrissant regard pétillant. Elle était mignonne comme les petits enfants le sont en général, c'est-à-dire non par sa grâce : c'était plutôt une beauté tout expressive. Après l'accueil d'usage, les enfants allèrent jouer de leur côté.

Sophie les laissa pour aller chercher ce qu'Élisabeth attendait tant, autrement dit sa fille. Elle courut voir Lucie pour savoir si elle avait réussi à arranger la robe ; la famille Chéneaux étant arrivés ici plus tôt que prévu, les espoirs étaient donc minces. Pourtant, Lucie put tout de même lui en faire la surprise, en lui donnant la robe presque comme neuve. Elle n'avait pas pris le temps de manger pour se faire, et avait laissé tous ses autres devoirs en attente, pour les rattraper dès maintenant. « Oh merci, merci Lucie, tu es mon ange, s'exclama-t-elle en l'embrassant. ». Et Sophie s'empressa d'aller habiller sa fille pour la montrer à Élisabeth. Elle la retrouva avec Paul en pleine conversation.

ELISABETH*, en voyant la poupée* – Oh elle est magnifique ! Elle est comme dans mon rêve, peut-être encore plus belle ! Les poupées de Paris sont bien les plus jolies.

SOPHIE – C'est vrai ? J'avais peur que tu ne l'aimes pas avec ses cheveux courts. Et elle a aussi des marques aux niveaux de son visage et de ses yeux, tu vois ?

ELISABETH – Oh, mais je le savais déjà, Camille et Madeleine m'en avaient déjà parlé, quand nous sommes allés chez eux, et dans une de leur lettre. Mais moi, cela ne me dérange pas ; bien au contraire, je dirais même que je la préfère ainsi.

SOPHIE – Vraiment ? Moi aussi je l'aime mieux ainsi. Cela la rend unique, et aussi plus proche de moi. C'est réellement ma fille maintenant. Ainsi, elle me ressemble plus. Pour moi, c'est la plus jolie des petites filles, et la plus sage.

PAUL, *souriant* – C'est bien le portrait craché de sa mère.

ELISABETH – Moi, je la trouve même plus belle ainsi. Ces marques sont comme des cicatrices qui portent à jamais un signe. Il suffit de leur donner une signification et ainsi, simplement en les regardant pour qu'elle rejaillisse en nous.

PAUL, *riant* – Je t'avoue que là tu m'as un peu perdu. Quelle pensée étrange ! Elle irait bien à Sophie.

SOPHIE – Et tu as bien raison ; car je crois que je comprends, et je suis bien d'accord avec toi. Sinon, de quoi étiez-vous en train de parler ?

PAUL – Je racontais à Élisabeth, ta dernière lubie : avoir un âne. Elle avait l'air aussi enthousiaste que toi.

ELISABETH – Oh oui quelle bonne idée ! Un âne, j'aimerai tant en avoir un. Mais c'est un des bienfaits de la campagne. À Paris ce n'est pas possible, malheureusement. D'ailleurs une chose qui m'a beaucoup amusé, c'est d'avoir appris qu'après avoir écouté les mémoires d'un âne, tu aies eu envie d'en avoir un. Eh bien moi, tu ne vas pas me croire, mais c'est après avoir écouté les mémoires d'une poupée, que j'aie eu envie d'en avoir une.

SOPHIE, *interloquée* – Les poupées aussi écrivent leur mémoire ? J'étais déjà très surprise pour les ânes avant d'apprendre qu'il en existait de très intelligent. Mais alors que des poupées puissent bouger et écrire, cela est encore plus étonnant !

PAUL, *riant* – Ha ! ha ! ha ! Que tu es naïve Sophie ! C'est une dame qui a écrit ses livres, et pour une question de style et exciter l'imagination des enfants, elles font comme si c'était elles qui les avaient écrits. Et apparemment cela fonctionne bien.

SOPHIE – Alors ce serait un mensonge ! Et tout le monde les laisserait faire ! Ce n'est pas possible. Et ce ne serait très mal ; l'histoire n'aurait plus aucun intérêt.

ELISABETH – Sophie a raison. Les adultes ne laisseraient jamais passer cela ; surtout ma maman, elle ne tolère pas le mensonge. Elle ne me l'aurait jamais lu si c'était le cas, où du moins elle m'aurait dit la vérité. D'ailleurs moi, cela ne m'a pas étonné qu'une poupée puisse écrire. Un âne par contre… (*rire de Paul*)

SOPHIE, *piquée* – Arrête de rire Paul ! En plus, tu m'as lu la dédicace toi-même, et c'est bien l'âne qui y parle : elle est adressée à son maître.

PAUL, *souriant* – D'accord, d'accord, je vous crois. Parlons d'autres choses maintenant si vous le voulez bien. Parle-nous un peu de Paris, Élisabeth. Est-ce que tu t'y plais ?

ELISABETH – Oh non, je m'y ennuie ferme. Je regrette vraiment la campagne et son espace. Paris est peut-être bien pour les adultes, mais pas pour les enfants !

PAUL – Tiens, il faudra que tu le dises aux cousins de Camille et Madeleine, Léon, Jean et Jacques. À chaque fois qu'ils viennent, ils nous disent « Ah ces campagnards ! », et se bouche le nez quand ils vont à l'écurie, ou passe près du fond des champs où l'on jette tous les déchets pour en faire de l'engrais. Ils ne s'ennuie jamais ici, mais pour rien au monde il ne voudrait y rester toute l'année.

ELISABETH – Ah, Léon, Jean et Jacques ! Je les vois souvent. Là-bas, c'est moi qui dis « Ah ces Parisiens ! », et j'ai beau me boucher le nez, cela ne sert à rien car cela pue tout le temps. Éclairer la ville la nuit, c'est bien beau, mais tout ce gaz, cela empeste. Et le jour, ce sont les déchets qu'on jette à même le sol, qui prennent le relai. À Paris, il faut vivre fenêtres fermées. Ah que c'est agréable de pouvoir se balader dans de grand espace et de respirer de l'air pur !

Le choix de leur activité était toute trouvée. Sophie repartit chercher sa bonne, mais comme celle-ci devait rattraper le travail qu'elle avait délaissé, ce fut Marthe, une autre bonne qui les accompagna. Ils partirent se promener vers le ruisseau qui se trouvait à un peu moins d'une lieue du château, pour profiter de la ballade et aller pêcher des écrevisses et des petits poissons. Pour cela, ils s'étaient équipés de tout le nécessaire, c'est-à-dire de bottes, de balances, de bouts de ficelles, de filets, de bâtons fourches, de morceaux de poissons avariés comme appât et enfin de seaux pour ranger leur pêche. Élisabeth était ravie du trajet ; elle leur disait qu'elle espérait rencontrer quelques bêtes sauvages comme des sangliers ou des renards et même des loups. Marthe lui rétorqua qu'elle ne devrait pas espérer une telle chose, car se serait

bien dangereux et que de toute manière il y avait peu de chance d'en rencontrer là où ils allaient.

« Mais il y a tout de même une chance. C'est justement ce que j'aime tant ici, leur expliqua-t-elle. À Paris, dans les quelques aux alentours comme le Bois de Boulogne, on ressent bien que là-bas tout est artificiel, que chaque arbre a été posé par une main consciente. En m'y promenant je n'ai pas les frissons que je peux avoir ici , la sensation que tout peut arriver. »

Paul lui dit qu'elle n'avait pas du tout changé et la trouvait toujours aussi téméraire et poétique. Élisabeth était un peu comme Sophie, impulsive et préférant l'animation à la douceur de la tranquillité. Elle était cependant, sans doute un peu plus consciencieuse et raisonnable, hormis quand elle était colère, ce qui lui arrivait de temps en temps. Avec son tempérament et la fantaisie de Sophie, ils avaient vécu un bon nombre de petites aventures (ou mésaventures c'est selon le point de vue) et cela leur manquait tous un peu.

Ils arrivèrent au ruisseau, qui était plutôt un petit ruisselet, bordé d'épilobes violets. Ils s'installèrent à côté d'un vieux saule têtard creux, et préparèrent les balances, en plaçant une ficelle sur leur attache et les filets contenant les appâts en leur centre. Puis ils les fixèrent sur les bâtons fourches et enfin immergèrent leur piège dans l'eau, en retrait du courant à proximité de racines. Il n'y avait plus qu'à attendre. Sophie en profita pour tout expliquer à sa fille qui participait pour la première fois à une pêche aux écrevisses. « Elle pourra écrire cela dans ses mémoires, lui souffla Paul. ». C'était une pêche qui convenait parfaitement aux enfants car elle était simple et conviviale : il n'était pas obligé de faire silence ni d'attendre bien longtemps. Au bout de quelques minutes, les premières écrevisses sortirent de leur caillou et s'approchaient des pièges, attirées par l'odeur des poissons. Dix minutes plus tard, certains pièges étaient déjà bien remplis, Paul tira rapidement sur une des perches, mais malheureusement celle-ci n'était pas bien attachée à la balance, et la ficelle se détacha. Aussitôt les enfants accoururent pour aller la repêcher qui n'était qu'à trois mètres d'eux, mais Marthe leur ordonna d'arrêter. Élisabeth avait déjà les pieds dans l'eau quand elle s'arrêta, mais Sophie qui, elle, était déjà trempée jusqu'aux genoux continua malgré l'ordre. Elle était à deux doigts de la balance, mais celle-ci dérivait, et elle finit par glisser sur un rocher et tomber complètement dans l'eau. Paul allait se jeter lorsque Marthe le stoppa d'un geste et se chargea de la récupérer. Sophie criait, se débattait, mais il y avait en réalité, plus de peur que de danger. Si Sophie s'était redressée elle aurait pu constater qu'elle avait encore pied.

Marthe la ramena à la surface sans mal, et la gronda justement. Elle la déshabilla pour sécher les vêtements trempés, et s'il ne faisait pas si chaud et beau, ils

auraient été obligé de repartir directement au château, pour lui trouver des vêtements de rechange. Heureusement le soleil ne mit que quelques minutes pour sécher ses vêtements.

« Souviens-toi de cette leçon, ma chérie, souffla-t-elle Sophie à sa fille, il faut bien attacher les balances à leur perche. »

Ils firent très attention avant de récupérer les autres balances et tout se passa sans soucis. La pêche fut bonne, ils avaient fait un beau coup et aurait de quoi offrir une bonne fricassée à tous les invités ce soir. Il ne restait plus qu'à les mettre dans le seau, ce qui ne se fit pas sans peine.

« Il faut faire très attention à leur pince quand on les attrape, dit Sophie à sa fille. Toujours les attraper par-derrière comme ceci, juste avant les pinces, et… Aie ! »

Une des écrevisses voisines de celle qu'elle venait d'attraper, venait de la pincer. Sophie secoua sa main de douleur, tira sur l'écrevisse, mais celui-ci ne céda pas. Quand elle arriva enfin à s'en défaire à l'aide de Marthe, elle remarqua effarer qu'elle avait lâché sa fille dans sa douleur. « Où est ma fille ? ». La poupée était tombée dans la rivière sans que personne ne le remarque. Tout le monde avait été bien trop alerté par les cris de Sophie. Élisabeth fut la première à l'apercevoir. « Regardez, là-bas, dans la rivière ! ». Elle avait dérivé à quelques mètres d'eux, mais était restée sur le rivage. Paul bondit, la repêcha de suite et la redonna à Sophie. Elle l'enlaça fortement contre elle et lui demanda comment elle allait. « Comme elle est pâle, remarqua Élisabeth, elle a perdu toutes ses couleurs ! » En effet, les joues et les lèvres étaient devenues pâles, comme si la poupée était malade.

« C'est parce qu'elle manque de chaleur, voilà tout. Elle doit prendre un peu plus de soleil, car je l'en est trop protégée, et faire un peu d'exercice. Ensuite, elle sera de nouveau en pleine forme. »

Ils retournèrent au château où ils retrouvèrent les adultes en train de discuter sur la terrasse. Tous les invités étaient à présent arrivés et ils leur présentèrent le résultat de leur pêche. Ils furent félicités vivement. Ils en profitèrent pour faire les salutations. On remarqua alors que les vêtements de Sophie étaient encore mouillés. La domestique dut expliquer l'incident ; les invités en rirent, Madame de Réan parut grave. Elle dit à Sophie de venir et celle-ci s'avança, honteuse : elle ne redoutait pas d'être punie, mais tremblait par orgueil de l'être en public. Cependant, la mère se contenta de l'enlacer et lui demanda si elle n'avait pas eu trop peur. Elle fit un signe timide de la tête que non.

« Ne recommence pas une telle folie, ajouta la mère. Et si jamais par malheur, cela arrive de nouveau, ne panique pas, regarde si le fond est profond, et s'il ne l'est pas, laisse-toi sombrer sereinement dans l'eau jusqu'à toucher le sol, et frappe de toute tes forces. »

Sophie ne put partir qu'après avoir promis de toujours faire bien attention. Elle ne comprenait pas pourquoi sa maman était si soucieuse tout d'un coup, mais cela ne l'intrigua pas plus que de mesure ; elle était bien trop soulagée pour cela. Elle rejoignit ses amis, et ils allaient partir de leur côté, quand Madame d'Aubert les rattrapa. Elle l'emmena à part dans un coin, pour lui parler seule à seule.

« Comprends-tu ce regard, ma petite Sophie ? Le regard de ta mère. Il faut que tu saches Sophie, car je suis sûre qu'elle ne t'en a jamais parlé ; ta maman a peur de la mer, des lacs, des mares et des ruisseaux. Elle a peur de l'eau non seulement pour elle, mais surtout pour ceux qui lui sont chers et spécialement pour toi. Nous avions autrefois une sœur, elle et moi, une petite sœur… Mais un jour, alors que nous étions en train de jouer près d'un lac, la petite est tombée. Ta mère a essayé de la sauver, je suis partie chercher de l'aide. Quand je suis revenue, ta maman allait bientôt se noyer, notre pauvre petite sœur dans ses bras. Nous les avons repêchées, mais pour notre petite sœur il était trop tard. Elle s'appelait Lise. Tu comprends maintenant sa peine, alors fait bien attention et évite de tomber dans ses maudites eaux qui font tant de mal, si tu ne veux pas faire de la peine à ta chère maman. »

Sophie répondit qu'elle comprenait très bien. Elle aussi avait failli perdre sa fille dans le ruisseau. Madame d'Aubert sourit, et lui dit qu'elle pouvait retourner jouer. « Mais n'oublie jamais cette histoire. ».

Les enfants rentrèrent au château. Élisabeth voulait aller voir le trousseau de la poupée, et elle n'en fut pas déçue. Sa garde-robe contenait gants, écharpes, ombrelles, robes…, tous de la dernière mode ; tout ce dont une petite coquette de cette époque pouvait rêver ; seulement, certains étaient froissés. Élisabeth pria Sophie pour qu'elle puisse aller les repasser et les laver, mais celle-ci lui dit que Lucie n'aurait peut-être pas le temps de les aider. « J'aide ma bonne à laver et repasser le linge lors du grand nettoyage de printemps, rétorqua Élisabeth. Elle n'aura qu'à préparer le nécessaire et nous pourrons nous débrouiller tous seuls. ». Ils allèrent donc chercher sa bonne, mais Lucie ne voulait pas les laisser faire tous seuls.

« Ne vous inquiétez pas, les rassura-t-elle, nous avons terminé la préparation du repas et des amuse-gueules pour ce soir. Je vais laisser cette ouvrage pour l'instant et commencer ma lessive tout de suite, comme cela je pourrais vous surveiller sans prendre d'autres retards. ».

Les deux fillettes étaient ravies de faire le linge. Surtout Élisabeth qui pouvait admirer et toucher la toilette autant qu'elle le souhaitait. Paul ne participait pas, mais regardait simplement ses deux amies, l'air joyeux. Élisabeth rinçait, savonnait et brossait avec grand plaisir ; Lucie s'occupait du linge dont elle était chargée, et repassait dans le même temps les vêtements de la poupée ; Sophie, quant à elle, pliait et rangeait les vêtements repassés dans les bagages. Sophie avait toujours un peu de temps avant que le prochain vêtement repassé ne lui arrive, alors elle s'occupait de sa fille en attendant. Elle avait décidé de la mettre dehors, au soleil, pour lui redonner des couleurs, en la surveillant souvent pour vérifier qu'elle ne perde pas à nouveau ses yeux. Malgré tout, la poupée restait toujours aussi pâle, mais comme elle le disait à Paul, elle ne s'en faisait pas trop, « elle ira bientôt mieux, lui assura-t-elle. ». Tout à coup, ils entendirent des cris à l'intérieur. En retournant dans la remise, ils tombèrent en plein milieu d'une scène. Élisabeth avait voulu changer de rôle ; elle voulait maintenant repasser. Lucie accepta, mais elle ne voulait pas qu'elle mette le fer au feu elle-même, ce qui ne plut pas du tout à la petite. Elle essaya de le faire sans rien lui dire, mais la bonne l'aperçut et lui confisqua le fer.

LUCIE*, grondant* – Non Élisabeth. Le fer est trop chaud ; vous allez vous brûler.

ELISABETH*, piquée* – Mais je sais le faire. Je le faisais avec ma bonne, et il ne m'est rien arrivé. Donnez-moi le fer !

LUCIE – Non et non ! C'est bien trop dangereux.

ELISABETH*, rouge de colère* – Je veux mes fers ! Je veux mes fers ! Méchante Lucie, je te hais.

LUCIE – Eh bien si vous le prenais comme ça, vous ne repasserez pas.

Néanmoins Élisabeth ne l'entendit pas de cette oreille. Elle agrippa le fer de ses mains et tira de toutes ses forces. La bonne ne la laissa pas faire et fit de même. C'était ainsi que Paul et Sophie les retrouvèrent, et ils restèrent sur place stupéfaits. La bonne allait reprendre le contrôle du fer, alors de rage, Élisabeth lui griffa la main gauche de toutes ses forces, jusqu'au sang. Lucie cria ; le fer tomba par terre ; Sophie accourut aussitôt.

SOPHIE – (*en prenant la main de sa bonne*) Pauvre Lucie ! Tu es méchante Élisabeth, regarde ce que tu lui a fait. (*elle lui montra la plaie*)

La vue du sang éteignit en un instant toute trace de rage sur le visage

d'Élisabeth. Le repentir s'y afficha à la place, immédiatement.

ELISABETH, *en pleurant et suppliant* – Oh pardon, pardon, pardon ! Oh Lucie, je ne voulais pas te faire de mal. (*en se blottissant contre Lucie*) Je ne voulais pas !

LUCIE, *affectueusement* – Allons, ce n'est rien. Ce n'est pas bien grave, je n'ai presque rien senti.

Élisabeth ne voulut pas la croire, et elle continua à pleurer. Sophie était très malheureuse pour son amie. Elle lui en avait beaucoup voulu sur le coup, c'était vrai, mais la voyant maintenant si triste et repentante, elle ne pouvait plus du tout lui en vouloir. Elle souffla à sa bonne qu'il ne fallait pas en parler à ses parents, pour ne pas la gronder. « Elle est bien assez punie comme cela. ». Lucie la rassura, lui assurant que personne n'en serait rien. Élisabeth, une fois remise, voulut soigner Lucie pour se faire pardonner. Elle l'amena devant la bassine pour passer de l'eau sur sa main gauche meurtrie. Lorsqu'elle lui prit cette main, elle remarqua une marque étrange sur le haut, et lorsqu'elle releva la manche tout à fait, elle vit que la marque continuait tout le long. Lucie rabaissa sa manche brusquement, mais pas assez vite pour que la petite fille ne la remarque pas.

« Oh mon Dieu ! Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait ! Je ne voulais pas, je ne voulais vraiment pas…, s'écria-t-elle avant que sa voix ne la lâche. »

Elle était convaincue qu'elle était la cause de cette marque, qu'elle avait dû lui brûler le bras au fer, sans s'en rendre compte. Lucie la rassura en lui assurant que ce n'était rien et que cela ne provenait pas du tout de l'incident de tout à l'heure.

« Mais alors qu'est-ce que c'est ? demanda Élisabeth la voix tremblante. »

« C'est la preuve que ma bonne m'aime, dit Sophie d'une voix affectueuse, avant d'aller enlacer sa bonne. »

Ils ne posèrent pas plus de question. Les enfants allèrent jouer dans le jardin. Assez rapidement, ils retrouvèrent leur gaieté naturelle ; le choc semblait être passé, en tous cas, en apparence. Sans que Sophie et Paul ne s'en rendirent compte, Élisabeth s'était écartée seule dans un coin. Lorsqu'ils le remarquèrent, ils allèrent la voir. Elle était de dos ; ils l'appelèrent ; ils la virent sursauter et cacher son bras derrière son dos en se retournant. Ils lui demandèrent ce qu'elle cachait, et comme elle ne répondait pas, Paul prit son bras. La stupéfaction les prit quand ils virent une grande entaille d'une dizaine de centimètres sur son bras. Elle semblait être dû à une griffure.

PAUL, *inquiet* – Comment t'es-tu fait cela ?

ELISABETH, *gênée* – Chut ! (*tout bas*) C'est pour me punir !

SOPHIE, *stupéfaite* – Te punir ! Mais qui t'a puni ? Nous n'en avons parlé à personne.

ELISABETH, *à voix basse* – Vous promettez de ne rien dire à personne ? (*après qu'ils eurent acquiescé*). C'est moi même qui me suis punie.

PAUL, *étonnée* – Comment ? Mais pourquoi as-tu fais cela !

ELISABETH, *gênée* – Parce que j'ai fait souffrir quelqu'un, et qu'il est normal que je souffre en retour. Et surtout, pour que je ne recommence plus jamais.

SOPHIE – Mais il n'y a pas de risque que tu recommences. Tu ne le referas plus jamais, n'est-ce pas ? maintenant que tu sais que c'est mal.

ELISABETH, *anxieuse* – Mais, il ne t'arrive jamais à toi, de faire ce que tu sais mal ?

SOPHIE, *embarrassée* – Si c'est vrai, mais quand j'étais toute petite. Plus depuis que j'ai quatre ans.

PAUL – Et tout à l'heure, quand tu es tombée dans la rivière, alors que Marthe nous avez dit de s'arrêter.

SOPHIE – C'est que je n'avais pas entendu et il y avait la balance juste à quelques pas de moi. Et puis ce n'est pas désobéir qui est mal. Si on m'ordonnait de me jeter dans la rivière, serait-ce mal de ne pas le faire ? Maintenant que je sais à quel point c'est dangereux, et quelle peine cela fait à Maman, je ne rentrerai plus jamais dans le ruisseau, qu'on me l'interdise ou pas.

PAUL – Mais ma tante, ou une de nos bonnes ne te diraient jamais de te jeter dans la rivière, Sophie, tu le sais bien. J'ai remarqué qu'on nous interdisait souvent ce qui peut être dangereux, et que la plupart du temps, lorsqu'un malheur arrive, c'est parce qu'on a désobéi à une règle.

SOPHIE – Tu oublies de dire que la plupart du temps, lorsque nous désobéissons, il ne se passe rien. Mais je suis d'accord, et je n'ai jamais dit que je ne faisais jamais de bêtises. De toute façon, tout le monde en a fait ; tous les enfants font des bêtises. Mais les bêtises et le mal sont deux choses différentes.

PAUL – Camille et Madeleine n'en font que très peu, voire pas du tout. Comme dit ma maman, ce sont des « petites filles modèles ».

SOPHIE – Mais c'est qu'elles sont plus vieilles. Moi aussi à leur âge je n'en ferai plus.

PAUL – Je suis plus âgé que Madeleine et pourtant… Et elle n'a qu'un an de plus que toi, et je ne me souviens pas qu'elle faisait autant de bêtises que toi à ton âge.

SOPHIE, *un peu agacée* – C'est que tu te souviens mal. Mais peu importe, là n'est pas la question. Aucun de nous n'a envie de faire du mal. Quand on sait une chose mauvaise, on ne le fait pas.

ELISABETH – C'est que je ne suis sûrement pas pareille que vous. J'ai beau avoir à l'esprit qu'une chose est mauvaise, parfois, pour une raison ou une autre que j'ignore, mon esprit se voile, et durant quelques instants, toutes mes résolutions, mon bon cœur et ma raison disparaissent : il n'y a plus rien qui m'empêche de faire le mal. C'est pour cela que je me suis écorché le bras, pour qu'à tout moment je puisse m'en souvenir. Durant les quelques semaines suivantes, je n'aurai qu'à baisser mes yeux et je verrai cette marque. Elle me rappellera la résolution que j'ai faite aujourd'hui, car au lieu de s'évaporer lentement et disparaître, elle est maintenant directement inscrite dans mon corps, pénétrant ma chair, s'écoulant dans mon sang et touchant, sans détour, mon âme. Elle est en moi et restera toujours en moi, ou alors c'est que je ne serai plus.

Paul et Sophie la regardèrent stupéfaits. Elle parlait comme les enfants parlent souvent, de manière intense et fougueuse, se laissant emporter dans leur idée, allant jusqu'à la démesure. Ce qui donnait, comme ici, ces longues tirades qui amènent toujours à sourire, si ce n'est à rire, sans doute à cause de cette façon qu'ont les enfants de cet âge, à voir toujours plus qu'il n'y a vraiment. Eux voient des montagnes à la place d'une colline ; de la magie là où il n'y a que de la mécanique ; du beau lorsqu'il s'agit d'une union de couleurs, de sons et de goût ; des symboles alors qu'il n'y a rien ; des signes dans l'œuvre du Hasard ; et même Dieu dans les rides d'un rhinocéros. Seulement, les enfants qui eux aussi parlent parfois de la même manière, ne trouvent généralement pas cela drôle et restent sérieux. Cependant, dans ce cas précis, Élisabeth était tellement prise par son idée, que même Paul et surtout Sophie, que nous avons déjà vu parfois presque en transe, virent tout le comique de la situation. S'il fallait chercher une explication, ce serait sans doute dans le fait que lorsqu'un enfant, est tiraillé, lorsqu'il est pris dans un mouvement, c'est là qu'il réfléchit et s'attache le plus aux idées qui en ressortent. Sans doute, Élisabeth devait

être quelque peu perturbée, et ce depuis peut-être déjà longtemps. Elle ne faisait, ici, que de parler avec toute sa sincérité et son cœur. C'était probablement la raison pour laquelle Paul et Sophie, malgré la drôlerie de ses paroles, n'eurent nullement l'envie de rire, ni même de sourire ; même Paul qu'on savait si taquin.

PAUL – Quel dramatisme dans cette tirade ! Qu'est-ce qui te pousse à être aussi sérieuse à ce sujet ? Ce n'est pas à cause de l'incident d'aujourd'hui tout de même.

SOPHIE – C'est vrai. Parfois j'y réfléchis un peu, mais jamais je ne me suis posé autant de questions.

ELISABETH, *la voix lourde* – C'est qu'il y a quelque mois, j'ai entendu mes parents parlaient. Ils parlaient de ma bonne, Louise, et de la renvoyer car selon eux, elle n'était pas assez stricte avec moi. Et moi, je ne veux pas, non je ne veux pas ! (*lâchant un sanglot*)

SOPHIE, *effarée* – Quoi ! Ce n'est pas possible, ce serait trop affreux.

ELISABETH – Je n'avais pas bien entendu, alors pour être sûr j'en ai parlé avec Louise, et elle m'a raconté toutes les remontrances que lui avait faites mes parents ces derniers temps. Je ne savais pas qu'elle souffrait autant à cause de moi. Elle ne m'en a jamais parlé, et s'est toujours montré si gentille avec moi malgré tout ! Depuis que je suis à Paris, mes parents se plaignent beaucoup plus de moi. Sans doute que je suis devenue moins sage, peut-être mauvaise. J'ai essayé de ne plus l'être, j'ai essayé de toutes mes forces, mais il arrivait toujours ces quelques « instants » que je n'arrive pas à réprimer. Alors j'ai trouvé ce moyen pour me contrôler. Ce n'est pas encore suffisant comme vous avez pu le voir, mais je sens que je m'améliore tout de même.

Élisabeth s'était montrée de plus en plus émue à mesure qu'elle parlait, mais sa détermination dans son ton restait intact. Paul et Sophie l'embrassèrent, et elle se sentit vraiment bien tout contre eux deux ; ils lui avaient vraiment beaucoup manqué. Paul lui dit qu'il fallait aller nettoyer l'écorchure, et ils étaient en route pour cela, quand ils virent une domestique, venue les chercher.

Peu avant la discussion des enfants à laquelle nous venons d'assister, alors que les adultes se trouvaient tous dans le salon, Madame de Réan avait parlé à ses invités de la bien jolie boîte à ouvrage, que son époux lui avait envoyée.

« Vous verrez comme c'est complet, ajouta-t-elle. On y trouve tout ce qui est nécessaire pour travailler. Et la boîte elle-même est magnifique. »

Lorsqu'elle ramena la boîte tout le monde la trouva charmante. Alors, quand elle l'ouvrit, quelle fut la surprise de la trouver entièrement vide. Madame de Réan ne comprit pas. Une des invitées l'interrogea sur l'endroit où elle l'avait laissée ; elle lui répondit qu'elle l'avait laissée toute la journée dans son bureau. Une rumeur parcourut toute la salle : un domestique devait certainement l'avoir volé. La maîtresse des lieux fut catégorique : elle avait confiance en tout ses domestiques ; aucun d'eux n'était un voleur. Pourtant comme le fit remarquer Madame Chéneau, la boîte était vide. Elle dit qu'elle allait tirer tout cela au clair. Elle fit appeler tous les domestiques et les enfants. Lorsque tous furent arrivés, elle leur expliqua les faits. Tous dirent qu'ils n'étaient au courant de rien. Tout d'un coup, les frissons de Sophie revinrent, mais ce ne fut pas tout ; elle se sentait bouillir de l'intérieur. Elle sentit ses joues se remplir de rose, elle ressentait ses dents et ses entrailles, qui lui glaçaient le sang et la faisait trembler : elle était consciente, elle était terrifiée. Elle se cacha derrière la plus grosse des domestiques quand sa mère l'appela. Les domestiques s'écartèrent et tous put voir Sophie rouge et tremblante. Déjà les rumeurs se propageaient. Sa maman lui dit de s'approcher. Elle le fit d'un pas lent ; ses jambes avaient du mal à la porter.

MADAME DE REAN, *sévèrement* – Où avez-vous caché tout ce que contenait cette boîte ?

SOPHIE, *tremblante* – Je n'ai rien caché Maman, je n'ai rien… volé du tout.

PAUL, avec assurance – C'est vrai ma tante, Sophie n'est pas une voleuse.

MADAME DE REAN – Es-tu bien sûr Paul ? Sophie avait très envie de cette boîte et l'attitude de cette dernière la désigne comme coupable.

PAUL – J'étais avec elle, tout au long de la journée, et elle n'a rien volé.

SOPHIE, *avec plus maîtrise que la dernière fois* – Je vous l'assure maman, je n'ai rien fait !

MADAME DE REAN – Inutile de mentir mademoiselle. Vous feriez mieux de vous décharger de vous-même, de tout ce poids qui vous ébranle de l'intérieur. (*après un temps, car Sophie ne disait rien*) Eh bien dans ce cas, suivez-moi mademoiselle.

Sophie suivit sa maman de loin, de mauvaise grâce ; les invités la suivirent également, curieux de l'issu de cette affaire. Paul alla rejoindre Sophie pour la soutenir. « Moi je sais que tu n'as rien fait, lui dit-il, ne t'inquiète pas. » Malgré son regard emplit d'affection et de bonnes intentions envers elle, elle ne lui avoua rien, ce

qui le renforça dans sa certitude. L'envie de tout avouer était pourtant là, tout au fond son cœur, et aussi dans son esprit. Une voix le lui avait soufflé continuellement, mais elle ne l'entendait pas ; elle ne savait même pas qui cela pouvait bien être. Elle ne pouvait pas le faire, réellement pas : cela lui était totalement impossible. Ces jambes la lâchaient de plus en plus à mesure qu'elle s'approchait de sa chambre, si bien que la mère dut lui prendre la main et l'entraîna, malgré toute la résistance qu'elle aurait pu mettre, à la fin inéluctable.

Une fois arrivée dans la pièce elle se mit à fouiller dans tous les tiroirs de la petite commode. Ne trouvant rien, elle commença à craindre d'avoir été injuste, mais aussi plus apaisée. Après tout, Sophie n'était pas une voleuse, c'était ce qu'elle avait toujours pensé. Mais alors elle vit que la petite table basse avait également un tiroir. Quand sa maman alla l'ouvrir, Sophie frémit fort et devint plus rouge que jamais. Tout d'un coup, rumeur dans la salle : Madame ne Réan ne prit pas le temps de tergiverser, elle prit Sophie par la taille, la fit basculer contre son bras solide, la tête vers le bas. Elle lui administra la fessée, comme elle ne l'avait jamais fait auparavant, frappant aussi fort qu'elle le pouvait. Sophie gémit, pleura, supplia, mais elle eut beau faire, rien n'arrêta la mère dans sa correction. Nul ne sut ce qui avait fait le plus mal à Sophie ; était-ce la douleur ou l'humiliation face à autant de personnes ? Dans tous les cas, jamais Sophie n'avait eu aussi mal. Madame d'Aubert pria tous les invitées monde de se retirer, qui une fois dehors ne parlaient plus que de cela. Elle alla vers Paul, et sans même le regarder, lui dit froidement :

« Tu as défendu Sophie avec beaucoup d'assurance tout à l'heure. Aurais-tu quelque chose à te reprocher ? »

PAUL – Que voulez-vous dire, Maman ?

MADAME D'AUBERT, *avec assurance* – Tu sais très bien ce que je veux dire ! Cela ne m'étonnerait pas que tu y sois pour quelque chose. Peu importe ton niveau d'implication. Tu lui as sans doute mis l'idée dans la tête, n'est-ce pas. (*après son silence*) Eh bien tu ne dis rien, j'ai deviné juste ?

ELISABETH – Madame, je ne crois pas que Paul y soit pour quelque chose !

MADAME D'AUBERT – Et le croyais-tu pour Sophie ?

ELISABETH, *gênée* – Non.

MADAME D'AUBERT – Je ne peux rien prouver, mais si tu as un minimum

d'honnêteté, Paul… attends, Élisabeth, que t'es-tu fait au bras. Mon Dieu ! Qui t'a fait cela ? (*Élisabeth se tut)* Tu ne fais pas une bonne action en voulant le protéger.

ELISABETH, *vivement* – Mais je vous dis qu'il n'a rien fait !

Le ton de la voix était ferme et forte. Tout le monde l'entendit, et tout le monde se tut. Madame Chéneau alla voir sa fille, vit la blessure, et fut horrifiée. Elle exigea des explications et augmenta la pression à chaque fois que sa fille refusa de répondre. Prise de toute part, la petite fille finit par craquer et avoua tout. Elle expliqua *pourquoi* elle avait décidé de devenir meilleur après qu'elle avait entendu leur discussion au sujet de sa bonne, *combien* elle s'était désespérée de se voir rester toujours aussi mauvaise malgré ses efforts, depuis *quand* elle avait commencé à y réfléchir constamment et grâce à cela avait enfin compris *qui* était à l'origine de son mal. Elle exprima parfaitement, autant que faire ce pouvait, la frayeur qu'elle avait ressentit à ce moment-là ainsi que tous les autres sentiments qui en découlèrent ; non par la justesse de ses mots confus et vagues, mais par le ton de sa voix qui tremblait selon ses émotions. Des sentiments qui devaient être encore bien ancrés en elle pour qu'elle puisse les restituer, ainsi, si exactement. Elle n'oublia pas un seul des maux qui avaient troublé et/ou troublaient encore son petit cœur, et les exposer ainsi, devant tous, surtout devant elle-même, avait dû être la principale cause de ses nombreuses larmes. Néanmoins ce qu'il y avait de plus déconcertant, c'était le soudain sourire qu'elle afficha par la suite, si marqué qu'il en était effrayant, surtout par contraste, alors qu'elle s'était mise à leur parler, les yeux encore humides, de l'endroit vers lequel elle s'était tournée, vers *où* elle avait trouvé secours. Le choc fut terrible. Tout le monde imaginait bien le désarroi de la mère ; surtout quand celle-ci entendit de la bouche de sa propre enfant, habitée par une dérangeante ferveur, la manière dont elle versait son sang en guise offrande, réparant ainsi toutes les fautes qu'elle avait commises : sacrifiant son corps, imparfait, corruptible et pernicieux, elle sauvait son âme, lui préservant le Ciel et ainsi un bonheur éternel. Mais ce que les gens ne pouvaient pas comprendre, c'était que tout d'un coup, beaucoup de choses s'éclaircissaient à ses yeux. Toutes ses petites entailles et ses blessures qu'elle avait remarquées sur le corps de sa fille, mais dont elle ne s'était jamais suffisamment alarmée, prirent une autre signification. Elle lui avait toujours dit pour les justifier, qu'elle s'était blessée en jouant ou en se disputant, et la terrible ironie songea-t-elle, c'était que cela avait dû peser énormément sur le jugement qu'elle avait d'elle. La terrible dégradation de son comportement n'était telle qu'une chimère ? Elle s'en mordait les lèvres. Mais bien que sous le choc, elle en restait mère avant tout. Elle resta stoïque et superbe, s'avança vers sa petite créature et se baissa à sa hauteur. On ne pouvait que remarquer la différence entre ces deux êtres : l'une était tremblante et agitée, mais clamait pourtant qu'elle était sur le chemin de la sérénité ; l'autre était assurée et impassible, et elle n'avait nullement besoin de le dire pour s'en convaincre,

son sourire éclatant l'exprimer pour elle.

MADAME CHENEAU, *embrassant sa fille* – Non tu n'es pas mauvaise, ma fille, loin de là. Tu as bon cœur, tu es un ange, oui, un ange. Mais un ange maladroit.

ELISABETH, *émue* – Mais… Maman. Il est normal que je me punisse quand j'ai fait mal à quelqu'un. Ce ne serait pas juste qu'une personne souffre à cause de moi, et que je n'aurai qu'à en être désolée pour être pardonnée. Ce serait bien trop facile.

MADAME CHENEAU, *lui caressant le visage* – Quelle justice y vois-tu, mon enfant ? Il n'y a que de la tristesse et de la peine, dans cette fin.

ELISABETH – Mais… Maman.

Elle ne put terminer sa pensée, car elle se mit à pleurer. Sa mère tout contre elle, la serra très fort pour la calmer. Lucie, ayant entendue ce qu'elle venait d'échanger (comme toutes les autres personne qui avait fait silence au premier mot d'Élisabeth), s'approcha de la petite fille, et une fois qu'elle eut arrêté de pleurer, s'agenouilla à sa hauteur et lui dit :

« Ma gentille demoiselle. Madame votre mère a bien raison. En vous blessant ainsi, vous ne faites aucune justice, vous ne réparez rien et n'effacez aucune douleur. Au contraire, vous la faites revivre. Pensez plutôt à quel point vous étiez navrée, lorsque vous m'aviez écorchée la main. C'était ça la justice. Et maintenant, regardez autour de vous, et voyez combien tout le monde est bouleversé ? Vous n'êtes pas la seule à souffrir. Tout à l'heure, vous m'avez fait un peu de mal, c'est vrai, mais la douleur était passée, le mal n'était plus. Mais à présent, en sachant qu'à cause de ça vous vous êtes entaillée le bras, la douleur est revenue, pour vous comme pour moi. De la même manière que vous pleuriez tout à l'heure lorsque vous m'aviez écorchée, je pleure aussi, au fond de moi. »

« Tout cela est vrai ma chérie, ajouta sa maman. Nous sommes tous peinés, mais également attendris. Nous sommes peinés de savoir que tu te fais souffrir ainsi, mais attendris par ta pensée, cette belle pensée. Garde-la au fond de toi, dans ton cœur, afin qu'elle ne s'envole pas. Chéris-la, cultive-la pour qu'elle grandisse. Pour cela, il te faudra du temps. Mais ne recommence plus à te faire du mal ainsi, maintenant que tu sais à quel point cela fait mal à tout le monde. »

Élisabeth acquiesça sans rien dire. Le reste de la soirée se passa comme si de rien était pour presque tous les invités, qui semblaient avoir dépassé ces petites

histoires d'enfants. Ce soir-là, cependant, Élisabeth et ses parents parlèrent beaucoup entre eux, pour leur plus grand bien. Une étape venait de se franchir, le calme et la paix au sein de leur famille, semblait enfin pouvoir être possible. Madame d'Aubert quant à elle, prit un moment dans la soirée pour aller voir Paul qui restait seul, dans son coin. Elle lui fit ses excuses, restant tout de même distante, et toujours sans lui montrer le moindre signe d'affection. Mais Paul ne se soucia pas de ce détail. Il pensait encore à ce moment-là, où il avait mis toute sa confiance en Sophie, l'avait soutenue, l'avait rassurée, sans que jamais elle n'eut pris la moindre peine, pour tenter de lui faire comprendre la vérité, ne serait-ce que par un signe. Il se sentait trahi. Sophie quant à elle, était restée toute seule dans sa chambre et n'en bougea pas. Elle pleurait toujours. Durant les deux heures qui avaient suivi, elle n'avait fait que pleurer, encore et encore. Puis les larmes étaient venues à lui manquer. Elle avait repris ses esprits peu à peu. Elle n'avait alors rien à faire, excepté laisser passer le temps ; pourtant elle n'en avait nullement profité pour réfléchir : elle était beaucoup trop agitée pour cela. Elle ne tenait plus en place, n'arrêtait pas de gigoter sans parvenir à trouver une position de repos ; son fessier lui faisait bien trop souffrir pour cela. Alors, elle s'était remise à pleurer par dépit. Elle n'avait de toute façon que cela à faire. Finalement la faim vint la tirer de cet état. Elle était cependant bien trop honteuse pour oser descendre dîner, et elle fit bien, car sa maman ne lui aurait jamais permis une telle audace et l'aurait consignée directement dans sa chambre. Celle-ci avait de toute façon prit les devant, en envoyant Lucie s'occupait d'elle. Elle lui avait précisé de ne rien lui donner à manger et de la faire dormir de suite, en évitant de lui parler le plus possible. La venue de la bonne fut pourtant d'un réel réconfort pour Sophie. Néanmoins, malgré les tendresses habituelles envers " sa petite ", Lucie restait tout de même indignée par sa faute, et le lui faisait bien comprendre en l'appelant sans cesse « la voleuse ».

« Si quelque chose se perd dans cette maison, on va vous accusez et fouiller dans vos affaires, lui asséna-t-elle. On va me demander de tout fermer à clef maintenant vous allez voir. »

Malgré tout, et à l'insu de Madame a qui elle devait tout, Lucie lui servit un morceau de pain et de la soupe qui provenait de son propre repas, ou plutôt était son repas, et ne la laissa qu'après l'avoir embrassée.

Le lendemain, Madame de Réan fit demander sa fille dès l'aube. Elle tira une lettre, et lui dit que c'était celle que leur avait envoyé son père avec la boîte. Voici ce qu'elle disait :

Ma chère amie,

Je viens d'acheter une charmante boîte à ouvrage. Elle est pour Sophie, mais ne le lui dites pas et ne la lui donnez pas encore. Que ce soit la récompense de huit jours de sagesse. Il s'agit d'un beau présent, et je veux qu'elle sache le mériter. Je ne veux pas qu'elle soit sage par intérêt, pour gagner un beau présent ; je veux qu'elle le soit par un vrai désir d'être bonne. Je vous laisse juge du moment où vous pourrez offrir ce cadeau qui devrait lui permettre de broder de bien jolies choses.

Votre très humble et obéissant époux et serviteur.

Pendant que sa maman lisait la lettre, Sophie était passé de la révolte à la colère, puis à la consternation, et enfin à nouveau à la colère, qui cette fois-ci était envers elle-même. Des larmes commencèrent à tomber de ses yeux, la sueur à s'échapper de sa peau et une nausée à la prendre. Elle n'en pouvait plus, elle ne voulait pas entendre le reste de la lettre, que déjà elle ne la comprenait plus. Elle ferma les yeux, secoua la tête, boucha ses oreilles, et courut, loin aussi loin que possible en se mordant les lèvres. Elle avait l'impression que l'espace se déformait devant elle. Ou alors n'était-ce pas elle qui essayait de le déformer ? Quoi qu'il en soit, malgré toute sa volonté, la réalité resta inchangée. « Pourquoi ne peut-on rien réparer ? se redit-elle à nouveau. ». L'enfance n'était qu'une suite de répétition immuable. Cette prise de conscience lui fit très mal. Madame de Réan ne laissa pas bien longtemps sa fille, seule dans sa chambre, où elle s'était enfermée d'elle-même, ou plutôt où elle avait fui.

SOPHIE, *séchant les larmes de ses yeux* – Ce n'est pas juste Maman. Pourquoi est-ce que tout doit être aussi difficile ?

MADAME DE REAN – Calme-toi, Sophie. Tu te rends-toi même malheureuse ; il te faut tout, tout de suite, mais on ne peut pas avoir à l'instant tout ce dont on a envie. Voilà ton épreuve.

SOPHIE – Mais, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

MADAME DE REAN – Tu ne m'as même pas laissé parler. Dans ses moments-là, tu coupes toujours la parole aux autres. Et même si on arrive à te parler, tu n'écoutes pas, tu es ailleurs.

SOPHIE – Mais maman, je ne pouvais pas savoir ?

MADAME DE REAN – Justement, nous ne pouvons pas tout le temps savoir. Nous ne

savons que très rarement. C'est pourquoi il nous faut apprendre à réfléchir, et pour cela écouter. Quand tu seras capable d'être une grande fille, tu mériteras les plus beaux cadeaux. En attendant, ne cherche pas à avoir ce que tu ne mérites pas encore. Travaille dur, et tu verras tes désirs se rapprocher de toi peu à peu. Cela doit être ta satisfaction. L'accomplissement n'est que la finalité, elle n'est pas le tout.

SOPHIE – Oh Maman, vous ne pouvez pas savoir comme je regrette !

MADAME DE REAN – Ton père a voulu t'apprendre une leçon ; il semblerait qu'elle était encore trop difficile pour toi. Médite sur tout cela, c'est le seul moyen de regretter positivement.

Elle la laissa sur ce dernier conseil. Malgré son air calme et assurée, Madame de Réan se sentait fébrile. « Oh Sophie, quand arrêteras-tu ? ne cessait-elle pas de se dire depuis hier. ». Elle avait préparé chaque mot, chaque geste qu'elle venait d'exécuter, et la scène avait été parfaite. Néanmoins, malgré tout, elle avait toujours ce sentiment de doute en elle. Arriverait-elle à le comprendre ? Elle aussi était partie méditer. La venue de sa sœur, ce matin-là, lui fut d'un grand réconfort ; rien que sa présence lui permettait de briser cet affreux sentiment de solitude qui l'imprégnait, et de pouvoir extérioriser son angoisse, car à qui d'autre pouvait-elle se confier ? Il aurait été malsain d'en faire part à une domestique, inconvenant de s'épancher ainsi avec de simples invités. Seul sa sœur et Madame de Fleurville connaissaient vraiment son excessive angoisse. De plus, Madame d'Aubert ne venait pas sans conseil. Elle venait avec une missive qui restait à écrire, un livre qui devait être lu et une petite robe qu'il fallait tisser.

MADAME D'AUBERT, *en tendant le livre* – Tout d'abord voici un cadeau de mon fils pour Sophie.

MADAME DE REAN – *Les mémoires d'un âne ?* cela me rappelle des souvenirs. Comme c'est curieux, qu'est-ce que cela veut dire ? Et où est Paul ?

MADAME D'AUBERT – Paul ne viendra pas aujourd'hui. Non pas que je l'ai consigné, mais il m'a dit qu'il ne viendrait ici, que lorsque Sophie aura terminé cette histoire. Je ne sais pas vraiment ce que cela signifie, mais tout ce que je peux vous dire c'est que ce livre est celui qu'il lisait en ce moment, et il a passé toute la nuit d'hier pour le finir. En tout cas, c'est une histoire qui convient parfaitement à Sophie. Vous pourrez lui en lire un passage tous les jours, ou je le ferai si vous voulez.

Madame de Réan la remercia, et elle se vit également offrir de quoi faire une

robe pour une « gentille petite fille » et se voir convier à prendre sa plume pour écrire une lettre destinée à Madame Chéneaux. La charmante boîte à ouvrage devait disparaître ; Sophie ne pourrait jamais l'avoir, sa vue lui rappellerait toujours ce souvenir amer. Elle lui conseilla de l'envoyer à Élisabeth Chéneau, pour la récompenser et l'encourager dans sa volonté de devenir sage et bonne. Elle était le meilleur exemple qu'elle puisse avoir. Et il y avait aussi son mari qu'elle devait prévenir, mais sur ce point, elle l'arrêta. Elle avait déjà pris soin, cette nuit, de rédiger une lettre qui lui était destinée :

Mon cher ami,

Je dois malheureusement vous informer que la leçon que vous avez voulue donner à notre fille, s'est retournée contre elle. Au lieu d'éprouver sa patience et sa sagesse pour ensuite les récompenser, elle a révélé une impatience et une inconscience que je ne peux expliquer que par un trouble profond. Cette fois-ci, notre chère Sophie en est venue à voler, et je crains pour la suite. Les événements s'accélèrent, et s'accentuent, et je me sens quelque peu dépassée. J'ai besoin de vous, autant que notre fille a besoin de vous. C'est pourquoi je me permets, de vous rappeler à votre responsabilité. Mon cher ami, je sais que vous travailler pour conserver et faire prospérer nos biens et notre nom, mais pensez aussi à notre vrai trésor. Je vous prie donc de revenir aussi rapidement que possible à Réan, pour moi, et pour votre fille.

Votre épouse, dévouée et respectueuse.

Madame d'Aubert approuva sa démarche ; c'était le moment ou jamais.

Sur cette entrevue, Madame de Réan laissa sa fille réfléchir toute la journée, et le soir venu elle la fit appeler.

MADAME DE REAN – Eh bien Mademoiselle, avez-vous bien réfléchi ?

SOPHIE – Oui Maman, et plus j'y pense et plus je me trouve stupide. Je regrette tant que maintenant tout le monde me prenne pour une voleuse. Je suis surtout désolée, pour Paul. Il m'a défendu, et lorsqu'il m'a regardé droit dans les yeux, je ne lui ai rien dit, je n'ai pas fait un geste. Je comprends qu'il m'en veuille, et qu'il veut plus me voir. C'est ce qui m'attriste le plus.

MADAME DE REAN – Eh bien alors ne soit plus triste. Car voilà ce qu'il t'envoie.

SOPHIE – Mais c'est son livre !

MADAME DE REAN – Il aimerait que tu le finisses avant qu'il ne revienne te voir. Alors lisons-le vite, pour que vous puissiez vous retrouvez le plus tôt possible. Chaque soir je viendrai t'en lire un passage.

SOPHIE – Mais pourquoi a-t-il décidé cela ?

MADAME DE REAN – Hum, eh bien, je crois qu'il veut t'aider à sa façon. Il a compris que tu avais besoin de rester seule un moment, pour réfléchir, et je pense qu'il veut t'en donner de quoi, et te faire savoir qu'il te soutient. Mais avant cela.

Elle sortit du fil et une aiguille, et le début de ce qui devait être un manteau pour une poupée.

SOPHIE – Qu'est-ce que c'est, Maman ?

MADAME DE REAN – Un manteau pour une « gentille petite fille ».

SOPHIE, tendant sa main vers le manteau – Oh, c'est pour ma… (se ravisant) J'aimerai bien vous aidez, Maman.

MADAME DE REAN – Eh bien, si tu veux, tu peux continuer le bas de son pantalon. (*en le lui donnant*). Regarde.

SOPHIE – Oui, et je vais bien m'appliquer. Elle en a de la chance, cette petite fille, qu'on lui fasse de si beaux vêtements, et surtout d'avoir une si gentille maman.

MADAME DE REAN – Surtout que d'après ce que j'ai entendu, cette petite fille fait souvent des bêtises. Mais car elle a bon cœur, elle s'en sert pour grandir.

Et pendant quatre jours, chaque soir, elles le passèrent à coudre et à lire. C'était des petits moments d'intimités, comme elles en avaient rarement eu ensembles. À chaque fois, Sophie avait envie que ces moments ne s'arrêtent jamais, dut-elle répéter cette même bêtise inlassablement. À voir, le sourire et le regard de sa maman, elle ne serait sans doute pas contre… C'était devenu comme un petit rituel que Sophie attendait avec impatience, surtout qu'elle avait ensuite droit à la suite de son histoire. Cadichon l'émerveillait. Elle était en fascination face à cet âne qui ruait et brayait en toute liberté, qui sautait par-dessus les portes, brisait les barrières infranchissables.

Cadichon, l'âne justicier hors du monde des hommes et de ses règles, vengeant son ami Médor, de ses vilains maîtres à coup de dent, de sabots et de ruses. Il se tenait juste hors de portée des coups de fouet de la vieille fermière pour la faire courir ; il cassait tous les œufs qu'il transportait mais réussissait quand même à en être récompensé. Cadichon encore, également âne d'esprit, qui faisait mériter à lui seul les lettres de noblesse qu'on décerne généralement à l'animal, et dont on fait même l'éloge dans nos plus communes expressions. C'est lui qui démasqua la supercherie de « l'âne savant » par un brillant trait d'esprit ; lui encore, qui montra bien souvent une intelligence supérieure à ceux de ces maîtres. Elle jubilait encore de *sa* farce de la grenouille, contre ce méchant Auguste, le cruel assassin de son cher Médor, et de *sa* ruade qui envoya celui-ci dans un fossé rempli d'eaux sales. Elle ne comprit pas du tout la discussion des petits enfants qui en suivit. Ils en venaient à douter de *son* esprit et croire en *son* ignorance pour sauver *son* honneur. Elle ne comprit pas plus encore la réaction qu'eurent les méchants domestiques, en *l*'étranglant avec leur corde et *lui* donnant des coups de fouet. Mais lorsqu'elle l'apprit que ce pauvre Auguste était au bord de la mort, et qu'elle vit le désespoir de son père, qu'elle apprit les circonstances terribles de la mort de sa mère, elle n'était plus choquée que les animaux ne parlaient plus à cet âne, comprenait le père qui conseillait de vendre cet bête, et que les enfants se méfiaient à présent de vulgaire animal.

Elle repensa alors à ce qui l'avait attirée dans ce cher Cadichon, à toutes les scènes qui s'étaient déroulées et qui l'avaient émerveillées, et elle ne put que les voir du bon côté. Elle demanda alors à sa maman de recommencer l'histoire du départ, et en revivant les scènes, elle les vit d'une façon tout à fait différente. Elle trouva son Cadichon, non pas noble et justicier, mais vengeur, jaloux et cruel ; non pas brave et courageux, mais orgueilleux, présomptueux et fière ; non pas intelligent, fin et spirituelle, mais simplement malin et rancunier. Il devait s'en repentir, et c'était bien ce qu'il fit.

Les quatre jours passés, elles avaient terminées les beaux vêtements de la poupée, et le livre. Cadichon repentie, Sophie était redevenue calme et apaisée. Son repentir venait de s'achever pour elle aussi. Elle s'empressa de l'annoncer à Paul qui vint aussitôt. La première chose qu'il fit, ce fut de lui demander, comment elle avait trouvé le livre. « Magnifique, avait-elle immédiatement répondu. ».

« Vois-tu, lui dit Paul, grâce à toi, j'ai découvert que, dans le temps et la permanence, se trouvait une autre chose que ce que l'on peut trouver dans l'instant et l'éphémère. Qu'il existe à côté de ce que l'on nomme le beau, ce que je nommerai le sublime, cette qualité transcendante qui nous permet de transformer, par une finalité qui nous est détachée, les peines, les chagrins et les échecs, en une douce et radieuse lumière. »

Ils rirent tout deux, et aussitôt les enfants rejouèrent ensembles, comme si de rien était, comme si aucune ombre n'était survenue et ne les avait touchés au plus profond d'eux ; comme ils étaient avant, mais en ayant cependant, un peu grandi tous deux ; et même si ce sur quoi ils avançaient, était flou et instable, ils avançaient tout de même. C'était la l'essentiel.